

6 JANVIER 1938
N° 208

17.50
1.75 BELGES
0.55 SUISSE
24 pages

regards

PARAIT LE JEUDI

HEXERO Ø 1390

4.00



Rev 712



dans ce numéro
commence :

...et puis

VOICI

la France

une vaste enquête
de
Stéphane MANIER :
le

visage nouveau
de notre pays

notre reportage
sur les **GRÈVES**

REGARDS sur le



Jour de l'An à la Salpêtrière. La face réjouie et lunaire du populaire Pauley n'arrive pas à calmer les pleurs de ce petit malade, qui hurle de plus belle malgré les joujoux.



Souhaits de nouvel an... cadeaux, cartes de visite, lettres de vœux... Voilà de quoi charger outre mesure nos braves facteurs!



Voici, photographiés à la Maternité, quelques poupons qui mirent leur coquetterie à naître avec l'an nouveau. Ils le regretteront plus tard, à cause des cadeaux d'anniversaire qui risquent de passer à l'as...



On sait que le Pape a prononcé à l'occasion de Noël, devant le « Sacré Collège » des cardinaux, un discours dans lequel il s'élève avec fermeté contre « la brutalité, le mensonge, les persécutions » de Hitler.



Le budget 38 a été voté. On voit sur les photos l'arrivée au Sénat de M. Bonnet, ministre des Finances, et celle de M. Caillaux, président de la Commission des Finances.



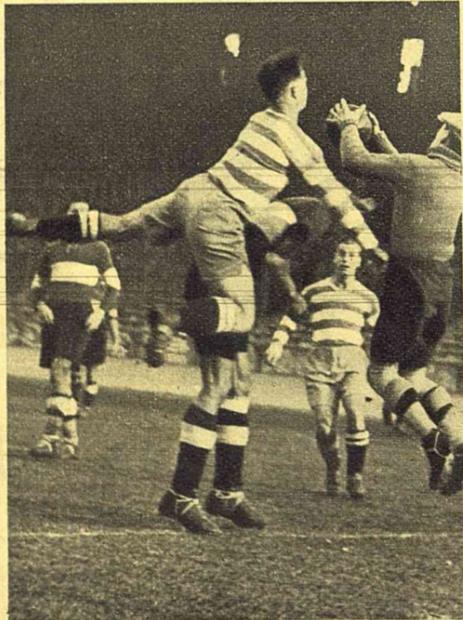
M. Octavian Goga (à droite) en conversation avec le chargé d'affaires allemand à Bucarest. Le roi Carol a appelé au pouvoir M. Goga, agent de l'hitlérisme et qui ne représente qu'une petite minorité fasciste. M. Goga a pris aussitôt une série de mesures odieuses contre les démocrates, et contre les Juifs.



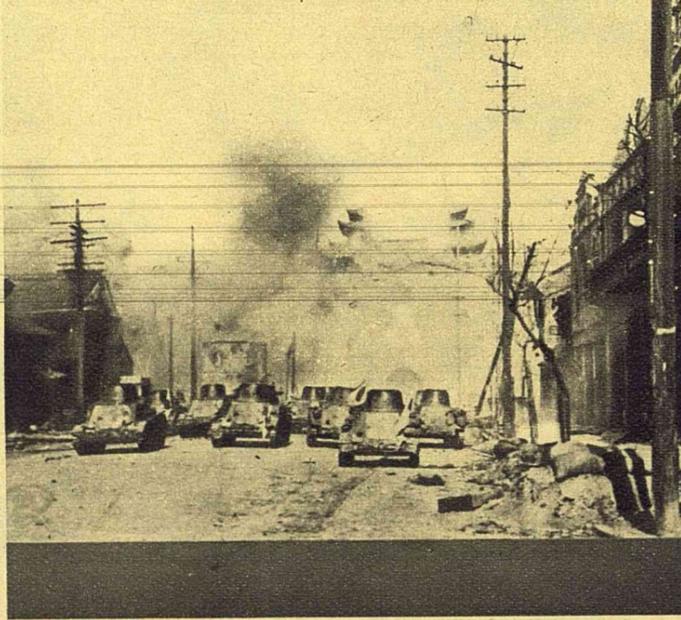
Nos photos montrent : à gauche Nahas Pacha, chef du Wafd, qui a été débarqué du pouvoir par le jeune roi d'Egypte Farouk (à droite), inspiré par Mussolini. Comme en Roumanie, c'est un nouveau coup de force du fascisme international.



L'arrivée de Cérou, brillant vainqueur du cross international de Montreuil



Une vue du match de football entre Sète et le Racing, qui fut battu par 2 buts à 0.



Voici un des premiers documents parvenus en France sur la prise de Nankin par les Japonais munis d'un matériel formidable : les chars nippons ouvrent le feu sur la porte sud de la ville.



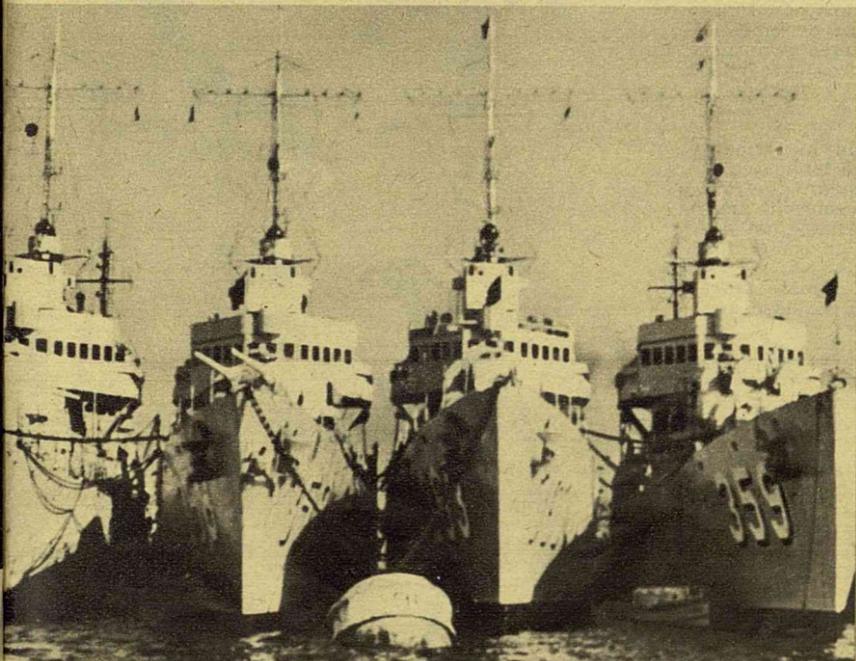
La mère de Weidmann au moment où elle quittait le Palais de Justice de Versailles, après son entrevue avec son fils.

MONDE

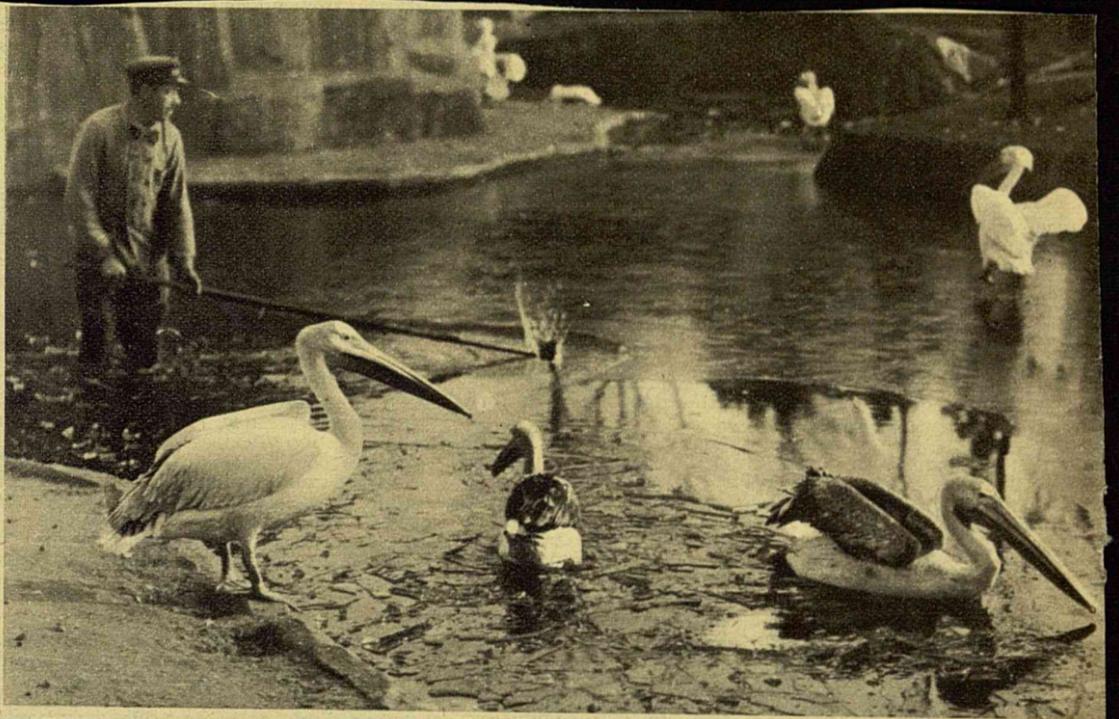


Dans un magasin d'Hollywood, les charmantes stars françaises Danielle Darrieux et Annabella, font leurs achats pour les fêtes.

Quant à Georges Lansbury, membre du Parlement britannique, qui a 78 ans, il a passé le Jour de l'An avec sa petite fille et son arrière-petit-fils.



Pour la nouvelle année, 4 nouveaux torpilleurs de la flotte américaine, ancrés à San Diego.



Le froid au Zoo. Un gardien brise la couche de glace qui s'est formée sur le bassin des Pélicans.



Le Salon des Echanges à Paris : pour avoir un peu de bois et de charbon, le peintre cède une de ses chères toiles.

puis voici

VIVANTE de notre PAYS

en MARCHE

NIER

ONNE

frais, une chambre où il peut lire et méditer. Mon regard se porte aussitôt sur une étagère lourde d'une quinzaine de livres.

Au mur, des portraits d'hommes politiques : trois chefs synthétisent ici l'adhésion de Guégan, non pas à un parti, mais à un mouvement de masses : HERRIOT, Léon BLUM, Maurice THOREZ. Au-dessus du lit, un crucifix. Au-dessus du crucifix, Jean JAURES.

Dès lors, notre conversation s'intensifie, devient dense. Chacune de mes questions fait surgir des réponses brèves.

Jaurès ? Une admiration quasi mystique.

Pourquoi Herriot et non Chautemps ? Jean Guégan a une courte hésitation s'il lui faut expliquer ses préférences.

— A cause de la République, vous comprenez.

Pourquoi est-il entré au parti socialiste ?

— En attendant, dit-il. On ne peut pas aller d'un seul coup aux extrêmes. Faut d'abord comprendre.

Ses livres ? Je me souviens avoir vu : le beau livre de Renaud Jean sur la terre soviétique, le « Droit à la pousse » de Paul Lafargue, « Les Chouans » de Balzac, un traité de mécanique agricole, le « Discours à la jeunesse » de Jaurès, un « Karl Marx » de G. Deville.

des jeunes, ent confiées. n'en voulait son opinion, et vivre. En- été prises à ui me le fait a bien fallu L'opinion de siblement elle maintenant

adjoints com- s parti. Une vailler donne conviction qu'ils Bretagne », de reste ou- n fils de leur ou sans parti, Seulement, si Guégan n'est-

il pas trop audacieux ?

Et chaque jour, ils assaillent de questions politiques leur jeune maire. Guégan lit beaucoup de livres, il doit tout savoir. Et Guégan se sent parfois écrasé par tant de responsabilités.

+ +

Je suis entré dans la petite ferme familiale avec Jean Guégan, cultivateur. Surprise. De l'extérieur, l'aspect était pauvre. La ferme possède deux vaches, un cheval, quatre cochons et peu de terres. L'intérieur est d'une propreté méticuleuse. C'est le grand souci de Jean : l'hygiène. Il veut donner l'exemple.

On a peint les murs et parqueté le sol. Il y a des rideaux aux fenêtres.

...Jean Guégan, le tourmenté, me présente à son père, un homme de cinquante ans, petit de taille, trapu, les sourcils fournis, l'air candide et bon ; à sa mère, un peu plus grande, qui a, sous la coiffe, visage fin et regard vif, presque jovial. Le père lui, a troqué le costume de ses ancêtres contre un solide complet de ve-lours à côtes, moins cher et solide à l'usage. L'accueil a été simple, cordial. Et déjà mon couvert est sur la table. Je ne peux pas refuser. Je ne le dois pas. Puis-que je suis un ami et « qu'il fait faim, par ce temps ».

...Jean Guégan, gentiment fier de l'intérêt qu'il sus-citait, cherchait avec beaucoup de prudence à m'avouer quelque chose. Par hasard, je lui posai cette question.

— Si vos affaires sont meilleures, Jean, vous avez dû acheter des livres ?

Son visage s'éclaira. Il eut presque un mouvement joyeux à l'idée de pouvoir me présenter sa bibliothèque. Je l'avais connu très amer, très aigri un an plus tôt. Toute sa souffrance, celle de sa famille, tournait alors autour d'une dette de mille deux cents francs, un déficit que la petite ferme trainait comme un boulet, qui tuait joies et profits.

— Notre sordide matérialisme, éclata soudain Guégan, au rappel de cette dette aujourd'hui liquidée, par fierté, pour n'avoir « rien à se reprocher ».

Guégan m'emmenait vers sa chambre : une témérité, fort coûteuse. Dans la petite bâtisse de pierres, il n'y avait jadis qu'un rez-de-chaussée, où l'on vivait tant bien que mal, afin de réserver le plus d'espace et de soins possible à la terre, au bétail, à la basse-cour.

Au-dessus du rez-de-chaussée, le grenier pour les grains, les fruits, les pommes de terre : ce qui, d'une récolte, se conserve.

Là, Jean, le fils aîné, a organisé en engageant deux cents francs de

Un adolescent que rien, semble-t-il, ne saurait surprendre.

J'allai le voir le lendemain. De loin, j'aperçus, perdue entre quelques arbres dépouillés, sa petite ferme. — Jean va venir. Il est allé faire un tour à la mairie, me dit son père.

— Je vais à sa rencontre, annonçai-je.

Je n'eus pas besoin d'aller jusqu'à la petite maison humide, revêtue de chaux, qui sert de mairie au village. Un cycliste avançait sur la route trempée, l'air d'un gros oiseau au vol lourd avec sa pèlerine noire et son léger déhanchement. C'était M. le Maire : un garçon de vingt-six ans. Il me reconnut. Je retrouvai son curieux visage au front dur, aux yeux bleus : l'honneur de diriger sa commune n'avait pas effacé l'inquiétude de son regard, ni cette extraordinaire timidité qui embarrassait sa marche et désarticulait sa diction. Il s'était décoiffé, par déférence pour l'homme venu de Paris. Mais il souriait avec contentement, heureux de pouvoir parler un peu.

Ce fut d'abord une déclaration confuse qu'il me fit, où se bousculaient trop d'idées. Elles déboulaient du fond de son esprit fiévreux...

— La guerre ? Vous croyez... L'Espagne ?... Moi je n'ai pas confiance dans l'Angleterre... Vous savez que l'Allemagne achète des chevaux et des cochons par ici... Comme en 1914, dit mon père... Vous comprenez, ça va mieux maintenant, on vend un meilleur prix. Alors, par ici, chacun voudrait bien goûter un peu à la paix. Mais on ne voit personne ; personne ne vient nous rassurer, nous, les paysans... »

Soudain, peut-être à cause d'une abondance de pensées dont il éclatait faute d'éloquence facile, ses lèvres se mirent à trembler. Excédé ? Par quoi ? Emu seulement je crois, de se confronter, lui si perdu dans la lande, avec un monde de difficultés.

— Je voudrais... balbutiait-il ; je voudrais vous écrire tout ce qu'on dit par ici. C'est un peu, comme si... comme si d'être mieux nous faisait sentir notre mal.

« C'est neuf, vous comprenez. On a beaucoup souffert avant. Quand on souffre on se tait. Maintenant qu'au village ça reprend, on lève la tête, on regarde au loin. Et c'est encore des menaces, des menaces... »

— Mais pourquoi es-tu si ému ?

— Ce n'est rien, dit-il. Un peu de fatigue. A cause des réunions, et de toutes les questions qu'on me pose...

La municipalité de ce village breton est d'une assez curieuse composition : elle est née sous le signe de la défense locale et comprend vingt-quatre membres, jeunes et vieux, j'allais dire d'opinions diverses. Sauf pour quelques-uns au parti déjà pris, plusieurs d'entre eux subissent encore l'influence du passé. L'union s'était faite il y a trois ans, autour d'un programme de défense devant la crise. Chacun gardait ses convictions, dame, mais il fallait s'entendre et s'unir pour mettre en commun les moyens de produire : achat de semences, crédits, location de machines, transports des marchandises.



la FRANCE

« Comment un pays change-t-il? A quel moment un temps laisse-t-il place aux temps nouveaux? »

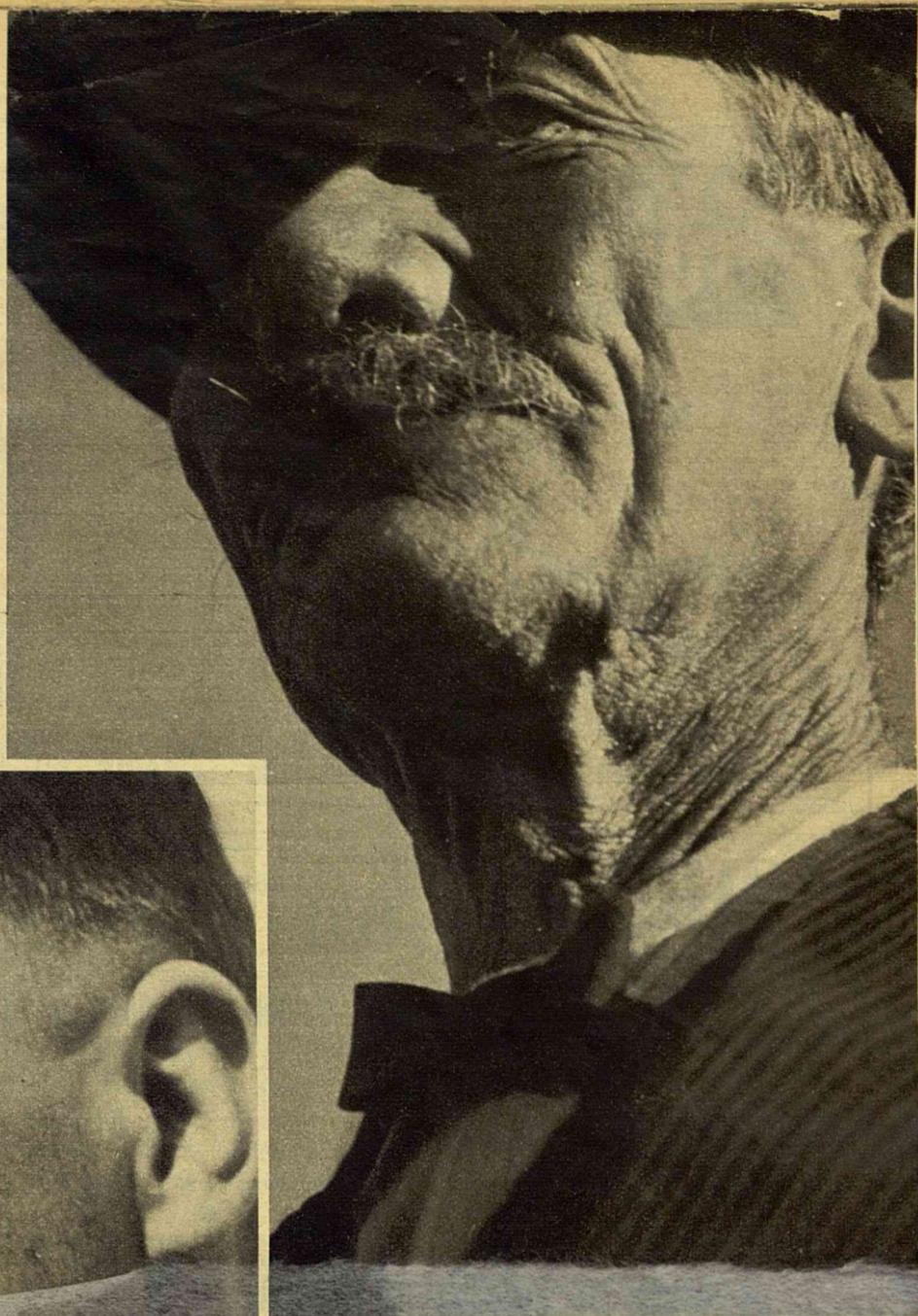
C'est à ce sujet passionnant et grandiose que s'attaque avec audace le grand enquêteur Stéphane Manier, dans la vaste fresque dont « Regards » commence cette semaine la publication et qui entraînera nos lecteurs de la ferme bretonne aux ateliers de couture de la rue de la Paix, de l'auberge de la jeunesse au dépôt des locomotives, de la boutique aux champs de neige.

« ... Et puis voici la France » vous montrera comment l'histoire perce sa trouée, fait son chemin et comment le visage d'un pays n'a plus, soudain, les mêmes traits.

« ... Et puis voici la France » vous fera voir que la renaissance d'une nation, qui fut toujours à l'avant-garde et que d'aucuns, indûment, prétendent vieillie, lie la tradition au progrès, le folklore au modernisme, un passé de gloire à un avenir radieux.

A droite : le père, un homme de cinquante ans, a troqué le costume de ses ancêtres contre un solide complet de velours à côtes.

Ci-dessous : c'est un fils de leur terre dont ils sont fiers. Il a une soif effrénée de comprendre.



A son tour, il m'interroge : « Est-ce que la société pourra devenir plus juste sans qu'il y ait du sang versé? Est-ce que la guerre est inévitable? Est-ce que la petite propriété doit disparaître, et si elle disparaît, que deviendront les paysans? Travaillerons-nous pour la réquisition ou pour l'échange libre des produits? Le mot réquisition le tourmente... »

Par la fenêtre, j'aperçois un tout jeune homme qui rentre, fourche sur l'épaule.

— Mon frère Pierre, me dit Jean. Il a quinze ans.

— Votre frère ?

— Il ne me ressemble pas. Personne ne peut l'influencer. Il se confie peu. C'est un rude.

— Vous ne l'avez inscrit à aucun groupement ?

(Voir la suite page 22.)

Une chose le révolte : le prix des livres.

Il tremble du désir d'en acquérir d'autres, mais il m'explique : « ...La ferme est petite, elle rapporte peu. Quinze ou dix-huit francs pour nous, c'est une somme. J'écris aussi, me dit-il. Ça ne vaut pas grand'chose, mais dans notre solitude nous pensons beaucoup. Ecrire, ça met un peu d'ordre dans la tête. »

Il a deux préoccupations constantes : l'équilibre budgétaire de sa ferme et, ensuite, en second lieu, après la besogne, la culture. Il se dirige par esprit critique, à tâtons, avec des bouffées d'enthousiasme ou de colère. Il a une soif effrénée de comprendre, car comprendre l'apaise.

Parfois sa bouche se crispe. Une haine généreuse est en lui. Il a reçu comme un affront cette phrase d'un député châtelain de Bretagne : « Mes électeurs? Une seule chose les intéresse : savoir s'ils vendront leurs cochons un peu plus cher... »

Il grommelle :

— Bien sûr. Celui-là est millionnaire. Si je vends mieux mes cochons, je peux être plus propre, avoir des livres, étudier nos problèmes. Est-ce que ça empêche l'idéalisme? Est-ce que ça empêche... Au contraire. Ne plus craindre la misère, ça libère l'esprit. Vous ne croyez pas ?

Le travail de la ferme rassemble les générations.



regards-tourisme

LES SPORTS D'HIVER LA COTE D'AZUR

	VOYAGES de		
	10 jours	17 jours	Week-end
CHAMONIX-Mont Blanc.....	475 fr.	745 fr.	242 fr.
JOUGNE-LES HOPITAUX NEUFS (Jura).....	432 fr.	701 fr.	201 fr.
FONT-ROMEU (Pyrénées).....	509 fr.	740 fr.	312 fr.

PRIX COMPRENANT : Le voyage aller et retour, le séjour complet (logement, repas, boisson), la taxe de séjour, les pourboires et le service. Départs tous les vendredis. Week-ends, départs les vendredis et les samedis.

A CHAMONIX, cours de skis par professeurs diplômés. 12 leçons de deux heures et location des skis équipés : 100 francs.

REGARDS-TOURISME, 89, rue d'Hauteville - PARIS (X^e)

COMMUNE

LA GRANDE REVUE FRANÇAISE
POUR LA DÉFENSE DE LA CULTURE
N° 53. — JANVIER

ARAGON
De la légende à la réalité.

PIERRE UNIK
Duhamel et la charité.

JEAN ROGISSART
Trois poèmes.

MAXIME GORKI
Lettre à Stanislavski.

LOUIS GUILLOUX
Un roman inédit,

et la collaboration de

Georges Sadoul, Claude Avelino,
Claude Morgan, Edith Thomas,
Charles Braibant, Georges Pillement,
etc., etc...

6 fr.

E.S.I., 24, rue Racine, PARIS

Ch. postal 974.41

ERES 50, Chaussée-d'Antin - PARIS

en réclame :

- Montre de poche... 19F
- à secondes... 39F
- Montre bracelet... 39F
- à spirale... 39F
- antimagnétique... 49F
- Montre pour dame... 49F
- forme ronde... 49F
- forme allongée... 49F
- Bracelet métal (lrv)... 20F

19F

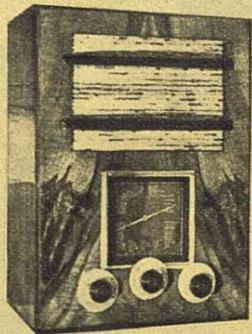
GARANTIE 8 ANS SUR FACTURE
EN CAS DE PANNÉE nous remplaçons
ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT.

Insignes du parti sur le cadran, gratuits sur demande.

Pour 995 Fr. moins 20%

aux lecteurs de Regards
LA COOPÉRATIVE de T. S. F.
Fondée en 1926

OFFRE SON SUPERBE
DEMOCRATE V

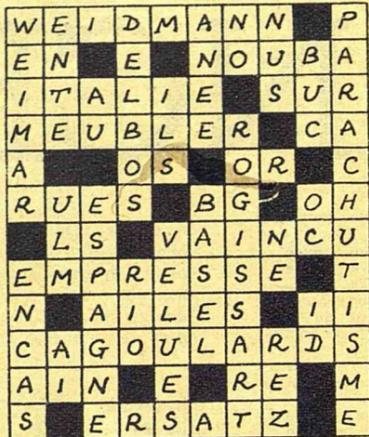


FACILITES DE PAIEMENT - BONS DE LA SEMEUSE ACCEPTES
CATALOGUE GRATUIT

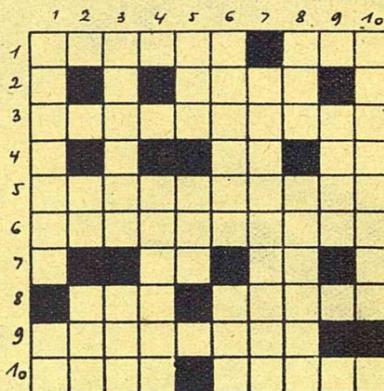
C. O. T. S. F., 31, Rue Doudeauville - PARIS - 18^e

(METRO : CHATEAU-ROUGE ET TORCY)

MOTS CROISÉS



Solution du n° 86



Problème n° 87

HORIZONTALEMENT

1. Un roman de la révolution par Malraux. - Massif montagneux du Maroc. — 2. La laine de cet animal du Pérou sert à faire de l'alpaga. — 3. Il n'a pour vivre que le produit de son travail. — 4. 2 lettres de « Agir ». - Pronom. — 5. Celui qui connaît l'art de faire bonne chère. — 6. Les lignes factieuses osent s'intituler ainsi. — 7. Deux lettres de « vie ». - Négation. — 8. Instrument de musique. - (De droite à gauche) : Sentiment de convoitise à la vue du bonheur d'autrui. — 9. C'est contre lui que luttent et meurent tant d'Espagnols et de Chinois. — 10. Manière de voir. - Fait certain acte marquant ses dernières volontés.

VERTICALEMENT

1. La véritable lutte qui s'y déroule se tient entre la liberté et la tyrannie. - Marque le dédain. — 2. Fleuve côtier. - Abréviation courante. — 3. Ce vice-président du Comité technique du marché du blé est un Cagoulard. - Audacieux. — 4. Au jeu, série de trois cartes de même couleur. — 5. La Sicile en est une. - C'est pour lui que les Cagouards travaillaient. — 6. Chaque Allemand y est soumis. - Canal qui relie la Meuse au Rhône. — 7. Qui a l'âme grande et élevée. — 8. Rayon d'une roue. - Fruits. — 9. Capitale d'un pays fasciste. — 10. Délire furieux.

LES CAHIERS DE LA JEUNESSE

Directeurs : LUC DURTAÏN, PAUL NIZAN

LE 15 DE CHAQUE MOIS

Dans tous les kiosques, Librairies et GROUPEMENTS DE JEUNES

Le N° 32 pages : 2 francs

Abonnements : France 20, » - Etranger : 25, »

86, RUE CLAUDE-BERNARD, PARIS

La REVUE des JEUNES de notre TEMPS

VIENT DE PARAÎTRE

LE DEUXIEME VOLUME

DE L'

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION RUSSE

DANS LA SEULE TRADUCTION AUTORISÉE

DE L'ORIGINAL SOVIÉTIQUE

ORNÉE DE NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

DE LA CARTE EN COULEURS, DE HORS-TEXTE

ET DES PORTRAITS DES MAÎTRES DU SOCIALISME

CETTE GRANDE ŒUVRE COLLECTIVE A ÉTÉ RÉALISÉE

SOUS LA DIRECTION IMMÉDIATE DE

MAXIME GORKI — V. MOLOTOV — K. VOROCHILOV — S. KIROV

A. JDANOV

et

J. STALINE

TOME I. — Du commencement de la Guerre mondiale aux journées de juillet 1917.

TOME II. — Des journées de Juillet à Octobre 1917.

LES TOMES suivants paraîtront en 1938.

Cette collection importante complète en 5 volumes sous reliure moderne simili-peau formera un ensemble digne des meilleures bibliothèques.

Chacun des deux premiers volumes : 30 francs.

NOTICE SPÉCIALE SUR DEMANDE

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

24, rue Racine, Paris.

DE
LANTELME
A
Violette
MORRIS

La belle actrice Lantelme dans son appartement en 1905.

Violette Morris qui tua le légionnaire Le Cam sur la péniche « La Mouette » au quai de Neuilly.



Les mines flottantes de L'AMOUR MONDAIN

par Albert SOULILLOU



La plate et fausse poésie bêtasse des chalands qui passent et qui fit toujours bien rire « canaloux » du Nord et du Sud dont le dur labeur est fort loin d'être enchanteur, devait bien un jour ou l'autre dégénérer en snobisme.

Ce fut l'ère des péniches. Ere qui continue du reste. Le virus est tenace. On alla dans « Ma Péniche au Pont de Saint-Cloud » se pâmer au son de la romance à soixante francs la tête en regardant avec des yeux vides flotter les petites charognes et se contorsionner les marbrures versicolores du mazout.

Soyons décents et n'insistons point sur les orgies tarifées de certains de ces paradis flottants et jetons un voile mondain sur les intimités huppées que les eaux mollasses de la Seine bercent tout au long de ses rives les plus « chic ».

Au fond le bon peuple s'était habitué à ces déchets de la navigation et de la société et n'y prêtait plus aucune attention lorsque quelques coups de revolver vinrent l'autre soir réveiller les aristocratiques rivages de Neuilly.

L'espèce des pénichomanes n'était donc point morte. Héros ? Une vedette intempestive du sport et du masculinisme féminin; amazone aux seins coupés ayant pour raison de ses goûts riviéreux d'avoir un jour, grâce à son père, l'amiral, jaillie de l'écume marine non point comme Aphrodite, mais comme un specimen fort curieux d'hermaphrodite.

Second héros. Un dénommé Le Cam, résidu de la Légion, souteneur mondain des bars de Neuilly, des Ternes et des Champs-Élysées comme tous les sous-Weidmann, les sous-Million, les sous-Blanc et les hystériques sous-Mômes-Tricot que le suçage de paille sur tabouret unit qu'elles viennent des ombrages de Barbès ou de ceux de l'Avenue du Bois.

Troisième héros ? Le baron Denis de Trobriand, ancien adjudant-chef de la Légion, capitaine au long cours de péniche de cabotage et de cabotinage.

Quatrième héros ? Mme la Baronne, trop brillante dans ses fantaisies effluviales avec Le Cam, chevalier de la « came ».

Tableau parfait du « monde ».

Et naturellement ils étaient tous saouls comme on sait l'être du Rond-Point au Pont Bineau.

Bars, blason, baronne, partie fine, milieu, Légion, vedette.

On voit que « l'Elite » n'est pas morte et qu'il y a encore des gens en France qui savent veiller même nuitamment au maintien des plus classiques traditions.

Ce n'est point d'aujourd'hui que le « monde où l'on

sait nager » fait des ronds dans l'eau avec des cadavres.

La mode en fut lancée avant la guerre par un grand homme d'affaires directeur de journaux, alors célèbres. Ce fut le drame du yacht fluvial « l'Aimée » où la fameuse Lantelme trouva une mort jamais bien expliquée.

Plus près de nous c'est l'étrange drame du « Bremen » où Charles Manger, ivre, tue son ami Karl Wemerhey, fils d'un milliardaire yankee. Raison tenue sous silence.

Encore des messieurs du monde sortant du bar. C'est à bord du « Berangaria ». Andrew Kirshaw tue William S. Seessoms. Kirshaw ne manquait point de bonnes manières puisqu'il était le fils de Mme Dubonnet, femme du réputé liquoriste. Autrement dit : quand « on sait vivre », on sait tuer.

A la suite d'une nuit de pagaie bien arrosée qu'on n'a jamais pu éclaircir, une histoire entre une « beautiful blonde » Miss Mary R., une ancienne amie de Charlot, Mildred, et un riche japonais Hisaji Fujimura, celui-ci disparaît dans les ondes profondes devant Halifax au cours d'une sacrée croisière du « Belgenland ».

Au cours d'une autre croisière corsée du « Morrow-Castle », le grattin de la haute société américaine flanque le feu au navire, imbibé comme un punch, et il fallut que les matelots portassent dans leurs bras jusqu'aux canots les plus belles jeunes filles de la gentry des buildings arrachées du plus infâme des stupres collectif et toutes ivres à ne plus tenir debout.

Il est vrai que l'Amérique a le goût du travail en série.

C'est le fameux capitaine Wandenvell, homme du monde, globe-trotter, agent secret démultiplié qui tombe, tué, de son yacht « Carma », au cours d'une nuit californienne qui fut telle qu'aucune des nombreuses femmes du monde qui bourraient les salons ne put se souvenir de rien.

C'est Hanussen, l'étrange mage allemand, aux secrets dangereux, l'homme qui savait comment Hitler était « arrivé », l'homme qui savait le « mystère » de certains assassinats et qui, lui-même, par une nuit étrange de Poméranie fut abattu. Combien de blondes de la haute société berlinoise se rendirent en groupes sur le yacht aux laques blanches où le Mage du Troisième Reich raffina des orgies très peu cosmiques. Les nobles exécuteurs du Mage sont encore supposés appartenir à la riche collection des maris à particule de ces dames du zodiaque.

Chez nous, c'est un jeune officier de valeur qui.

de retour d'une belle exploitation en Asie, se laisse engluier dans le monde faisandé de Juan-les-Pins et qui, après avoir perdu la tête pour une belle et coquette artiste à yacht, apprend qu'elle part brusquement « en croisière ». Un youyou. De la rame à fond. Abordage. Des gens qui se cachent. Il a compris. Explication. Affolement. Son revolver lui est arraché des mains par la belle artiste ce jour-là insensible. L'arme retombe exactement dans le youyou. Notre officier l'y retrouve. Il se tue.

Genre bien lancé que celui-là, mais tout le monde n'a pas de yacht.

Le vicomte Jacques de Pourtalès part en barque sur le Lac Léman avec son amie, la petite Germaine Turc. Au départ il y a une dactylo et un vicomte. Au retour il n'y a plus qu'un vicomte.

Sur la Côte d'Azur un riche fils de famille parisienne Alain Sabouraud s'embarque avec son amie, Irène Caravaniez...

Combien d'autres.

Or donc les yachts et leurs succédanés, péniches et autres, sont devenus pour les tempéraments aristocratiques en mal de sang, d'alcools, de volupté et de mort, des lieux choisis et fatidiques.

On pourrait les appeler les mines flottantes de l'amour mondain.

Mais, au fait, combien de fortunes et de noms prirent ampleur pour avoir flibusté, boucané, piraté, corsarisé pour la gloire de nos grands rois ou de ceux d'ailleurs ?

GRÈVES DE FIN D'ANNÉE

CE jour-là, le chauffeur de taxi que je venais de prendre lisait « Le Jour ». Et je crois bien que c'était un Russe blanc par dessus le marché.

Il n'empêche qu'il me dit, en me quittant :

— Voilà une juste grève, n'est-ce pas, Monsieur ? Ces gens-là ont raison, on s'est trop longtemps moqué d'eux. J'espère bien qu'ils ne céderont pas.

Ca, c'était le point de vue du chauffeur de taxi. Il y avait, tout semblable, et pareillement désintéressé, le point de vue du marchand d'essence.

Dans les rues, un des plus beaux, des plus paradoxaux embouteillages jamais réalisés. Il fallait trente minutes pour aller de la République à la Bourse. Et, sur la chaussée, roulait, invraisemblable, la locomotion la plus surannée, tous les vieux tacots, toutes les camionnettes hors d'usage, ressorties pour la circonstance. Beaucoup de vélos.

Sur les trottoirs, la longue, l'interminable théorie des travailleurs qui, rarement, s'étaient aperçus qu'ils logeaient si loin du lieu de leur travail.

Ah ! la marche à pied chantée par Rousseau, comme elle apparaissait un sport d'athlète, ce jour-là.

Bien sûr, on n'était pas d'une humeur excellente, comme le chauffeur de taxi ou le marchand d'essence.

Mais, chez les travailleurs en marche, quelle compréhension, quelle solidarité vis-à-vis des travailleurs qui faisaient la grève des roues croisées.

Cette grève soudaine, calme et inattendue, c'était un avertissement adressé à tous ceux qui ne veulent pas voir, qui se cachent pour ne pas savoir :

— Attention. La mesure est comble. N'allez pas forcer sur la pause.

Grève des services publics. Pourquoi ? Oh ! tout simplement parce que des Topazes, moins dociles à l'accoutumée, se ralliaient, avec des gestes de Ponce-Pilate, derrière un décret, derrière une circulaire, qu'ils se mettaient à la remorque d'un préfet qu'ils n'aiment pas et se couvraient de la décision d'un ministre qu'ils détestent :

— Donner une augmentation de salaires — cent francs par exemple — aux travailleurs des services publics ? Comme nous le voudrions. Mais oui, les fonctionnaires de l'Etat, eux, ont été augmentés. Il n'y a pas de raison que les serveurs de la Ville soient à la traîne. Certes. La vie augmente ? Et comment ! Seulement, il faudrait voir Monsieur le Préfet. Nous ne pouvons pas avantager nos fonctionnaires. C'est un ordre.

Tu parles ! Un ordre de lanterner toutes les délégations. De promettre que les commissions vont se réunir. Et qu'on va voir.

Le temps passe. Le coût de la vie augmente.

L'heure n'est plus où l'on se penchait avec sollicitude sur les « justes, les légitimes revendications ouvrières... »

DANS LA DÉFENSE DES AVANTAGES ACQUIS

la C.G.T. fait l'épreuve de sa force jeune

par Claude MARTIAL

Maintenant, sournoisement, un peu partout, la revanche s'appête. On tâte les forces. On s'appête à lutter. On essaie de lasser, tout doucement, l'adversaire.

Non, vraiment, on n'a pas envie de reconduire le contrat collectif. Oui, on aimerait bien se séparer d'un ouvrier. Oh ! pas à cause du fait qu'il est délégué. L'échelle mobile ? Une plaisanterie. Des augmentations de salaires ? N'est-on pas comblés ?

Deux grèves se traînent, dont la conduite, précisément, n'est pas une démonstration de l'esprit de conciliation des patrons.

Grève dans l'alimentation, grève chez les transporteurs.

Il suffirait, ici et là, d'une volonté double d'accord pour que tout soit réglé, en cinq secs. Oui, mais c'est la bonne volonté qui manque. Chez les transporteurs, même, et contre la volonté du tout puissant syndicat patronal de la Presse parisienne, la grève va se prolonger, malgré l'extrême conciliation des travailleurs.

On use des camions militaires — oh ! besoins de la Défense nationale ! — On gâche les pneus de l'armée. On fatigue les chauffeurs militaires. Et grâce à ce renfort en uniforme, le mouvement va se prolonger, s'éterniser.

Chez Goodrich, autre exemple d'intransigeance patronale. Là aussi, on est à l'affût du « coup d'ordre » qui serait un petit coup de force. Chacun interprète la pause à sa façon. Pour les uns, tout simplement, c'est un retour en arrière.

Et voilà le climat dans lequel des travailleurs bernés, las d'attendre, déclenchent leur mouvement de grève.

Grève unanime. Pas un autobus, pas une rame de métro.

Ah ! ils auraient du prévenir ? Oui, ça leur réussit bien, de prévenir. Et puis, à quoi bon déranger d'avance la garde mobile déjà surchargée de tâches... Mais, voyons, est-ce qu'elles étaient si neuves, leurs revendications ? Est-ce qu'il n'y avait pas quelque six mois que les mal-élus de Paris se repassaient le soin de refuser ?

Grève rapide, certes, mais pas grève surprenante.

Bien sûr, la tactique syndicaliste évolue. On a compris. On s'est chargé de faire comprendre aux syndicats, aux fédérations qu'ils seront toujours « faits » dès qu'ils consentiront l'attente.

C'est, tout récemment, la grève d'une demi-nuit, dans les grands magasins. Là aussi, on ne voulait rien entendre. Là aussi, on parlait de lock-out. Un mouvement. Tout est réglé, en quelques heures. N'est-ce pas

mieux ainsi, puisqu'il ne peut pas en être autrement ?

En contre-partie, aussi démonstrative, l'abus que l'on fait de l'esprit conciliant des transporteurs routiers.

Et voilà, sans doute, pourquoi les travailleurs des services publics ne croient pas devoir faire marcher les sirènes, ni envoyer l'huissier pour prévenir le conseil municipal qu'ils ont, enfin, tout à fait compris ce qu'ils peuvent attendre de la bonne volonté d'une majorité réactionnaire.

D'une majorité réactionnaire qui donne aux Parisiens les étrennes d'un métro plus cher, d'autobus hors de prix, de centimes additionnels en quantités industrielles.

Les employés des services publics prennent le métro ou l'autobus, et paient leurs impôts.

Les grévistes de l'autre jour, tout comme le peuple parisien, tout comme le peuple de France, n'est pas indifférent devant cette montée des prix, devant cette cascade d'augmentations contre lesquelles rien n'est dressé, rien que les dérisoires constatations d'un comité de surveillance.

Grève de la semaine dernière. Démonstration de discipline.

Et de force, et de fermeté.

L'anarchie dans Paris ? Vraiment. Peut-on citer, dans ce mouvement qui a touché, certes, près de cent vingt mille ouvriers, un seul incident, un seul, même peu grave ?

Un seul acte de sabotage ?

Est-ce que la vie de Paris a été menacée ? Est-ce que l'on a insulté contre les automobilistes qui roulaient dans les rues ?

Rien. Une magnifique discipline ouvrière.

L'eau n'a pas été coupée. Le gaz, un moment plus faible, n'a pas manqué. Le courant électrique a été fourni partout. Dans chaque usine, les équipes de sécurité qu'il fallait.

Dans les hôpitaux, tout le monde à son poste, comme d'habitude, et pas un malade n'a pu s'apercevoir de la grève.

Alors, tout de même, qu'on ne vienne pas nous parler d'intransigeance.

Seulement, c'est vrai. Elle a réussi, la belle démonstration de force cohérente des cégétistes.

On parlait d'une politique nécessaire d'autorité. Et je te mets des sapeurs devant les dynamos. Et le génie s'occupe du gaz. Et des soldats gardent les autobus. Qui aurait conduit les voitures et les rames ? Les petits anciens de l'Union civique, ou les petits nouveaux des syndicats professionnels du P. S. F., du P. P. F. ?

Réquisitionner les pouvoirs publics ? Mobiliser les employés ?

Une petite histoire qu'on ne recommence pas deux fois.

Et puis, dans cette nuit où l'on dé-

battait la nécessité du prestige, de l'autorité, est-ce que l'on avait pensé, en vérité, que les gardiens de la paix eux aussi, étaient des fonctionnaires. Et les soldats sous les drapeaux, d'anciens grévistes des journées de Juin.

Tout s'est arrangé, très vite, dès l'instant où l'on a bien voulu comprendre que le temps n'était plus aux finasseries.

Et le travail a repris, d'un seul coup comme il avait cessé.

Cégétisme pas mort, n'est-ce pas ?

Heureusement. S'il était, simplement, malade, on lui donnerait, et vite, le coup de grâce.

Mais, que l'on comprenne, de l'autre côté, qu'il se porte bien, et ce seront sans doute, quelques grèves évitées.

La leçon valait bien, n'est-ce pas un voyage à pied, Parisien, mon camarade ?

De haut en bas dans la colonne de droite : Une délégation syndicale représentant les grévistes attend en vain dans la cour de l'Hôtel Matignon d'être reçue par le président du Conseil.

Rue La Fayette, les banlieusards débarquant de la Gare du Nord prennent vaillamment à pied le chemin du travail. La ville entière présente une animation inaccoutumée avec ses piétons et ses voitures innombrables.

Des gardes mobiles à l'entrée d'une station de métro où la foule s'entasse.

Le Central Electrique a travaillé en service réduit pour assurer les besoins immédiats de la ville, — qui n'a, à aucun moment, manqué de courant. On voit pendant l'heure de repos quelques ouvriers derrière les portes fermées.

Au dépôt Championnet de la T.C.R.P., les grilles fermées sont gardées par les gardes mobiles tandis que dans la cour stationnent les autobus vides.

Des voyageurs entourent une bouche de métro fermée, et qui ne s'ouvrira pas de la journée. Les Parisiens privés de métro se trouvent obligés de faire du sport.

De haut en bas dans la colonne de gauche : Les grilles du dépôt des autobus à la porte d'Orléans sont bien gardées par les grévistes des T.C.R.P. qui plaisantent en attendant les nouvelles.

La délégation du bureau de la C.G.T. qui a été reçue le 29 au soir par M. Chautemps, président du Conseil, et qui a obtenu des garanties pour les travailleurs des Services Publics.

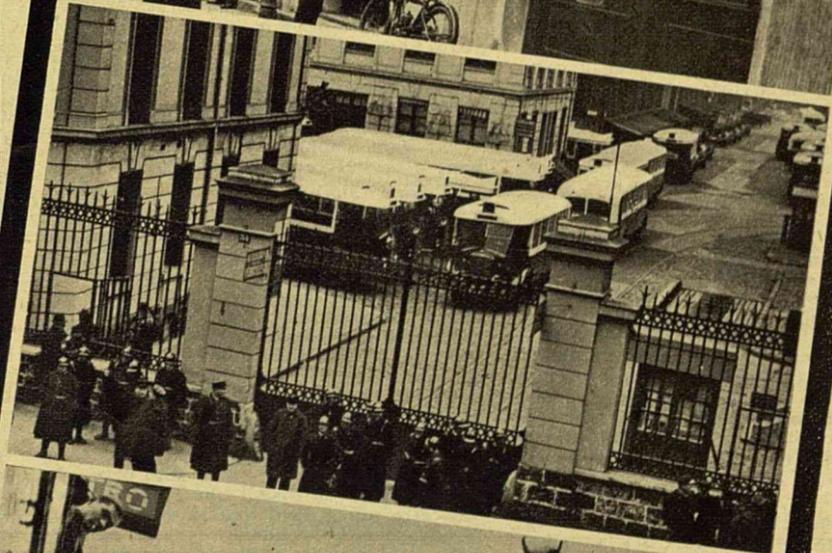
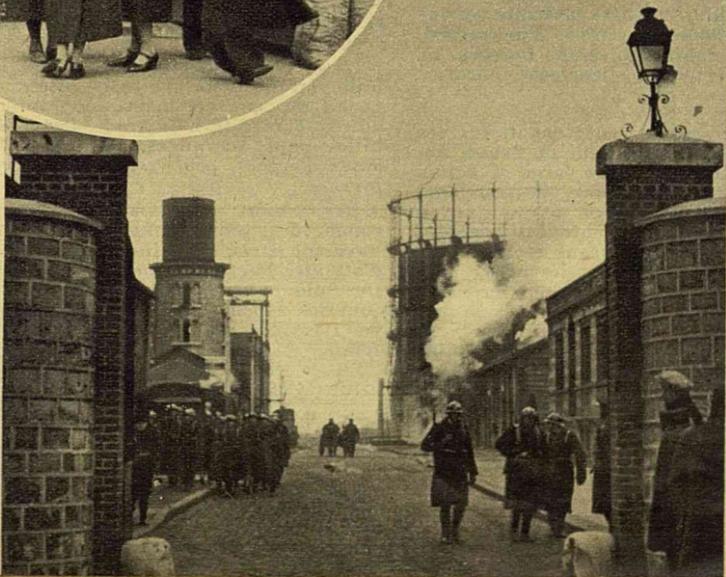
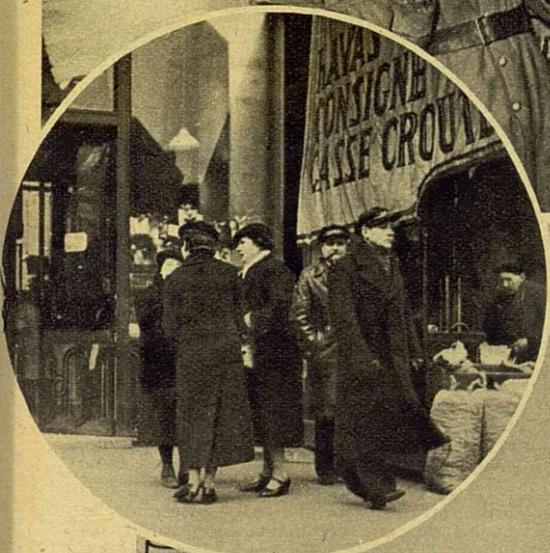
Des soldats se passent les paquets de journaux transportés par camions militaires, la mauvaise volonté du patronat prolongeant le conflit des transports.

Cinq employés et employées du métro font le piquet de grève devant une station de métro. L'un d'eux bat la semelle pour se réchauffer car le froid est vif.

A Nanterre des gardes mobiles ont été envoyés à l'usine à gaz.

Voici le nouvel An ! Avez-vous songé à ce que vous offrirez ?

N'oubliez pas qu'un abonnement à Regards est un cadeau apprécié



Pascaline

UN GRAND ROMAN INÉDIT
de
Georges DAVID

RESUME DES NUMEROS PRECEDENTS

Prosper Charandeau, maire des Hérolles, a été trouvé assassiné, près de la mesure des Recoupey. Cyprien Recoupey, misérable journalier, a été accusé du crime. Il est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

La femme, Pascaline, quitte le village des Hérolles, avec son fils Gaëtan (13 ans) et ses deux filles (11 et 4 ans). Elle emporte avec elle, comme un réconfortant souvenir, l'inconscience et chaude sympathie qu'elle a pour Mme Charandeau, la veuve de la victime.

Pascaline commence une vie plus misérable encore que sa misère passée. Sa plus petite fille meurt; son fils Gaëtan vole, et se voit interné à la colonie pénitentiaire de Larnay. Seule, l'aînée des filles, Bernadette, n'est, pour elle, la cause d'aucune douleur.

La fanfare de la colonie pénitentiaire est venue jouer à une fête populaire. Gaëtan s'enivre un peu dans le café où Pascaline est devenue servante.

BAISSANT la voix, les bras écartés sur la table poissée, il demanda de l'argent. Alors, la femme s'en alla dans la cuisine, prit 10 francs dans une boîte de fer et vint les lui donner. Et le drôle s'inquiéta si Mme Charandeau, Mme Claire Charandeau, avait envoyé d'autre galette. Mâchant sa cigarette éteinte, il traita Mme Charandeau de poire. Mais des sifflets dominèrent le vacarme, dehors; les gardes-chiourme ramassaient leurs pensionnaires. Le drôle se leva, parlant encore à sa mère de Mme Charandeau : c'était elle qui cognait à la porte de la tourne, à la Croix-des-Veaux, le soir où ils foutaient le camp à la cloche de bois, avec la charrette à herbe. Il l'avait fait mordre par Mickey.

— Gros comme ça de viande, qu'il lui a enlevé, le klebs, à la dame.

Bousculée par le patron, qui l'appelait rossarde, Pascaline vit quand même son fils se perdre dans les rangs des vareuses de bagnards, s'en aller, clairons hauts, dans la fête, au son d'un pas redoublé patriotique : « C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie... » Elle se disait, en ramassant les bouteilles vides laissées sous les marronniers : « Je savais que c'était Mme Charandeau qui voulait nous parler, ce soir-là. Je le savais depuis la mort de Jacotte, depuis la mort de Cyprien. Reentrée un instant à la cuisine, elle annonça à Zélie, l'idiote, que son fils venait de s'en aller avec la fanfare de 120 exécutants, avec la cavalcade de jeunes filles déguisées en reines, dans des autos pleines de roses-thé et de pivoines. Ils s'en allaient partout, en ville, sur les places, dans les quartiers riches. Mais il reviendrait ce soir, à la nuit, Gaëtan. Il ne l'avait pas dit, il n'avait rien dit, mais il reviendrait la voir, elle en était sûre.

Sa frayeur la reprenait, maintenant. Elle savait — les employés du chemin de fer le disaient au patron, ce matin — que les colons souperaient dans un restaurant du faubourg Neuf, du côté des casernes, et qu'ils prendraient le train à 9 heures, pour Larnay... Il reviendrait la voir avant de partir. Il s'assoierait là, sur la banquette, avec son camarade. Il lui demanderait encore de l'argent. Il ne lui avait point parlé, tout à l'heure, en buvant son pernod, de sa sœur Bernadette, jeune fille comme il faut, ni de Jacotte la morte, ni de Cyprien le mort. Il ne parlait point des morts. Il ne portait pas de crêpe à la manche de sa vareuse de soldat. Les colons ne portent pas de crêpe, c'est défendu.

+

Pascaline servait des consommations à cinquante sous, allait, parmi des tables de marbres, au rythme des tangos du dancing des musiques d'accordéon ponctuées de grands coups de cymbales. Trop lasse, elle ne soupa point. Elle ne s'asseyait pas sur le tabouret, près du comptoir de zinc. Quand ses jambes fléchissaient trop et que les chevilles enflées lui faisaient mal dans ses chaussures chics, elle allait s'accoter dans la cuisine bourdonnante de mouches, contre la porte des w.-c. percée d'un cœur sous le numéro 100.

Sortie dehors, elle fouillait la cohue, sous les lumières violettes des manèges. Elle cherchait une tête rousse, rasée, sous un calot, une grosse vareuse défaite, à boutons de cuivre. Elle attendait encore. Toutes les cinq minutes, elle consultait le cadran ovale, sur la muraille humide. 8 h. 50... 9 heures passées. Il ne viendrait pas, à présent, il embarquait à la

(*) Voir « Regards » depuis le 25 novembre.

c'est le premier qui compte; un autre coup... On ne sait jamais.

+

La femme monte des rues vides, trop grandes, en ce soir de lendemain de réjouissances, des rues à tristesse boueuse, sales : il a plu tout le jour. La ville est lasse, les gens sont las. Pascaline est lasse, qui va voir sa fille dans l'avenue Foch. Elle frôle encore des clients avachis aux tables des brasseries sans musiques, où, l'autre jour, l'homme au képi écussonné d'argent lui posa sa main large sur l'épaule, lui ordonnant d'aller travailler ailleurs.

Il est là, l'agent, contre le lampadaire. Mais la femme ne le craint pas. Elle marche vite, aujourd'hui, elle marche convenablement, malgré sa fatigue, malgré ses chevilles enflées. La journée faite — le travail de lessive, trente seaux d'eau sur le parquet à Ferdinand dans la cuisine noire et, à chaque minute, l'ardente volonté de la servante aux reins brisés poussant encore l'aiguille sur le cadran sali de chiures de mouches, au-dessus des bouteilles — la journée finie, Pascaline, en tenue de trottoir, s'est en allée sans rien dire. A-t-elle entendu, en sortant du bistrot, des clients ricaner qu'elle s'en « ferait crever la paillasse » ? et Julot le chômeur, avançant contre le vitrage sa face exangue, injurier, à son sujet, le patron traînant ses savates vertes. Elle a pris le tramway, un bout de chemin. Elle veut voir sa fille, revenue de Royan avec sa maîtresse la dame du notaire. Elle veut parler à Bernadette, lui poser sa main sur son cou, l'entendre parler. Lui dira-t-elle que Gaëtan, son frère, clairon à la colonie pénitentiaire de Larnay, est venu hier à la fête et qu'il lui a demandé à boire et de l'argent ? Lui dira-t-elle qu'il pense, à présent, que ce n'est peut-être pas Cyprien Recoupey, leur père, qui a tué M. Charandeau à coups de tavelle, dans le chemin de la Croix-des-Veaux, que c'est peut-être un drôle monté sur une pierre : on ne sait jamais ?

Non, Pascaline ne parlera point de ces choses. Seulement, elle a besoin de Bernadette, ce soir. Elle veut s'asseoir près d'elle — ses maîtres le voudront bien — dans sa chambre. Elle aura moins peur. Ses mains ne trembleront point, comme hier, quand Gaëtan buvait son pernod couché sur la table poissée. Et le chômeur malade ne jouirait pas de l'épouvante de ses yeux... Cette nuit, les gardes-morts, Pascaline était rentrée dans sa cuisine sentant encore à la nuque les coups durs donnés par le : « Tu sais bien que c'était un cochon, M. Charandeau », « Putain ! putain ! », criaient les Fulgence sur le seuil des Jalletières.

Le Royal-Ciné, lui, ne chôme point, comme les brasseries de la place. L'avenue s'emplit encore de ses feux colorés, de ses musiques. Pascaline s'est arrêtée sous le haut-parleur, devant les marches de marbre. Elle connaît cette chanson au rythme marquant — un, deux, trois, quatre... un, deux, trois, quatre — qui lui desserre un peu la poitrine sous son manteau trop lourd. Elle a entendu ça autrefois, aux Hérolles, au Rochereau, elle ne sait plus. Une musique qui lui faisait pas de mal, qui l'avait soulagée, un jour... Elle ne sait plus.

Elle est repartie vers le balcon en fer forgé, ventru, dans la lumière. Elle ne craint pas que le valet du notaire lui dise, aujourd'hui, que Mlle Bernadette est en voyage. Sa fille est là, elle en est sûre, dans cette maison de riche où on lui a laissé son joli nom de Bernadette, au lieu de l'appeler Joséphine ou Vincente, ainsi qu'on appelle, d'habitude, les femmes de chambre. Elle demandera à voir sa fille. Elle restera auprès d'elle une heure, deux heures. Elle restera longtemps à lui parler, à lui dire... Son doigt ganté de coton noir pèse sur le bouton de cristal. Elle attend. Il est tard, peut-être pour demander à voir Mlle Bernadette ? Mais elle va s'excuser. Tout haut, sur le palier, Pascaline s'essaye à prononcer les mots qu'elle dira en manière d'excuses... Elle sonne une seconde fois. Sans bruit, la porte s'est entrouverte. Une jeune fille, une fine servante au tablier blanc jauge la femme d'un regard, du bérêt de deuil aux talons tournés. Et la porte se referme, silencieuse, encore.

+

La femme sentait, maintenant, sur ses joues osseuses, la fraîcheur du fleuve. Accoudée au parapet, pierre large et haute, elle regardait l'eau striée de rougeurs dansant de lumières en pyramides, en accordéon; l'eau qui s'enfonçait, se perdait sous un ciel vide, sans étoiles, sous des cheminées d'usines, devinées, loin. Des promeneurs passaient, derrière elle, sans hâte. Des paroles de femmes la frôlaient, des rires jeunes. Phares en veilleuse, des autos glissèrent sur l'asphalte, revenant des musiques de l'avenue Foch. Ses gants quittés, qui lui brûlaient les mains, Pascaline fit tourner autour de son doigt son alliance trop grande...

+

C'était drôle : la belle porte à deux battants, tout à l'heure, chez le monsieur riche, s'était pourtant refermée sans bruit; eh bien ! en descendant l'escalier, sur le tapis baguetté de cuivre, Pascaline sentait de grands coups de marteau, encore, derrière la tête. Toujours des coups dans la nuque... Mais plus forts, ceux-là. Elle la perdrait facilement, son alliance en or, tellement ses mains maigrissaient. Son alliance de mariage, Cyprien, le ramasseur de lait à la moustache rouge — le gars, la mule et la charabine, ça vaut 100 francs — trainier d'auberge et de bureau de tabac, mais qui ne l'avait jamais battue, qui lui laissait lire ses feuilletons de journaux, la laissait s'habiller en dame, pour aller, au Rochereau, vendre des lapins... Elle l'avait vu, la dernière fois, à la cour d'assises, la veille du verdict. Il disait toujours aux juges : « J'avais pas de raison pour tuer M. Prosper. » L'avocat répétait que c'était un imbécile et qu'il se défendait mal. Autour d'elle, sur les bancs, on disait que Cyprien était un bandit et qu'il méritait la mort. Ceux qui connaissaient la ville indiquaient l'endroit où Deibler monterait la guillotine, à deux pas de la prison, près d'une fontaine... Il avait écrit une fois, disant qu'il serait de retour aux Hérolles pour les mérites et qu'il reprendrait ses tournées de lait. Et puis, il n'avait jamais plus donné de ses nouvelles, ni demandé sa femme, ni ses enfants, rien... En arrivant là-bas, il était mort de maladie. Et le colon, son fils, disait, hier soir, chez Ferdinand : « Il a bien fait de crever tout de suite, Cyprien. C'est peut-être pas lui qui a fait le coup... C'est pas si lourd, une tavelle de charrette. »

Les jambes de Pascaline touchaient la petite porte de fer renfermant, dans le parapet, la bouée et la corde qu'on jette à ceux qui tombent à l'eau. Il y a des gens qui tombent dans le fleuve, la nuit, quand les cafés sont éclairés et que les cinémas jouent de la musique. Mais elle ne se jettera point dans cette eau-là, contre ce bateau-lavoir, écrasé, dans les ténèbres, avec sa grosse lanterne. On la repêcherait au bout de trois jours. On dirait : « C'est la putain maigre, la tympesse à Julot le chômeur. »

Le pick-up du Royal-Ciné reprenait la chanson lancinante, que Pascaline connaissait. Elle savait, maintenant, où elle l'avait entendue. Aux Hérolles, un matin d'hiver, un matin de brouillard, dans le chemin longeant les servitudes, derrière les maisons. Elle traînait sa petite, la morte, dans la charrette à herbe... Une femme noyée. Bien sûr, la police saurait tout de suite que c'est Pascaline, la fille à la Chapellet, la marchande d'almanacs, la femme à Cyprien le condamné, la mère à l'apprenti forçat. Son portrait paraîtrait encore dans le « Petit-Parisien » et les juges iraient dire à Bernadette, chez les bourgeois de l'avenue Foch : « Venez donc reconnaître votre mère, qui s'est noyée. » Cela ferait grand tort à Bernadette et lui ferait peut-être perdre sa place. Non, pas dans cette eau-là. Plus loin, ailleurs... Cette chanson du pick-up, Mme Charandeau la jouait sur son piano, dans sa maison, au fond du jardin. Pascaline et sa petite écoutaient la musique, contre la haie d'épines. Et la chanson finie, Mme Claire Charandeau était venue à la fenêtre, les mains appuyées à la pierre, comme ça. Elle avait regardé la femme à Cyprien Recoupey.

Un coup de vent emporte un gant de Pascaline, dans la nuit du fleuve. Elle serre son autre gant de sa main brûlante, s'en va, le long des quais, sous les arbres. Le pick-up la suit, la pousse de sa musique : là là là là... là là là là... Toujours la musique à Mme Charandeau. Elle descend par les rues en échelle, où des femmes attendent les hommes, au seuil des couloirs. Elle ne retournera point chez Ferdinand. Il lui doit trois mois de gages. Il prendra aussi l'argent de ses pourboires, dans sa boîte, sur la cheminée, et dans son sac de cuir verni, si Julot ne l'a pas volé. Elle ne craindra plus le regard du chômeur, la crispation de sa bouche, quand il l'injurierait. Elle ne sentira plus sur son corps ses mains dures de tuberculeux. Elle ne veut plus les sentir...

La gare. Le cadran jaune marquait minuit. Tirant deux ou trois pièces de la poche de son vêtement, elle suivit les autres, contre la balustrade, demanda un billet pour Ingrandes. Elle n'avait pas assez d'argent, peut-être, pour aller plus loin.

Des paniers entre les jambes, l'échine ronde, des gens mangeaient lentement, buvaient à la bouteille, dans la salle d'attente, haute comme une cathédrale. Des soldats ronfiaient, la bouche ouverte, sous les affiches des châteaux de la Loire. Pascaline vint s'asseoir près d'une femme en bonnet vendéen, une servante dont le châle à franges ressemblait à celui de Mme Charandeau.

(A suivre.)

Aux approches de la ville, un soldat républicain observe.

" REGARDS "

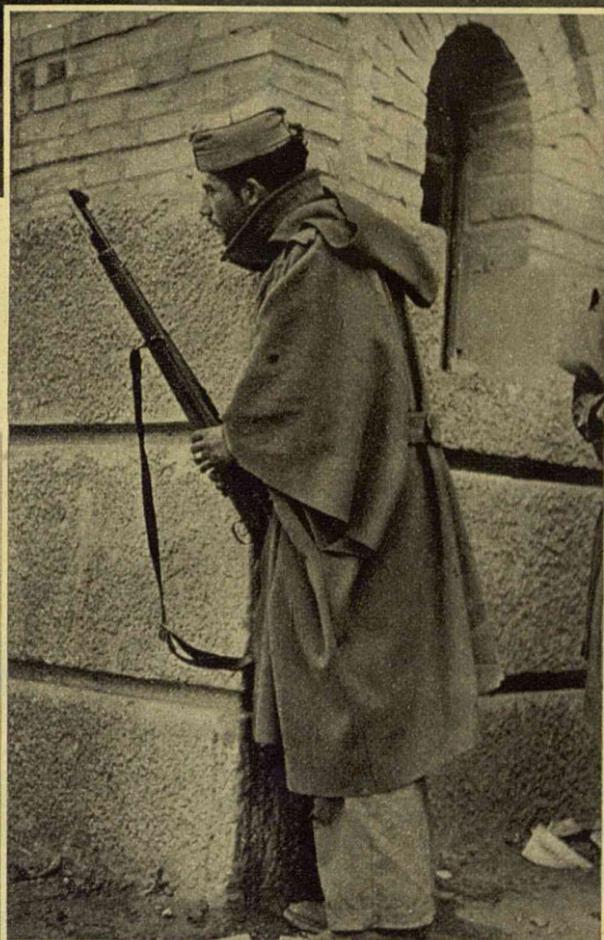
présente

Les photos prises par CAPA

SUR

La Victoire de Téruel

Le photographe Capa, dont nos lecteurs n'ont pas oublié les magnifiques reportages sur la guerre d'Espagne, parus dans « Regards », est entré dans Teruel avec les troupes républicaines. Les photos de Capa que nous sommes heureux de publier aujourd'hui apportent au public français l'image fidèle de la splendide victoire républicaine qui témoigne de la haute valeur de l'armée sortie du peuple espagnol.



Avant que les derniers îlots de résistance aient été réduits... un soldat en sentinelle dans une rue de Teruel.



Une des colonnes républicaines en marche sur Teruel.



Près des bâtiments
en flamme...

A droite : les
blessés légers
sont emmenés à
dos de mulet.

Ci-dessous : un
tank républicain
vient de faire
son entrée dans
la ville.



La victoire de



Les Républicains
sont dans la ville.



itoire de TÉRUEL



La population se réjouit du succès de l'armée populaire.



Les détachements vont prendre position aux postes qui leur sont assignés, dans la ville reconquise.



A gauche : l'avance dans les rues de Téruel.

Deux guetteurs derrière un mur... le froid est vif, on fume pour se réchauffer.



Les ARTS

**LA MUSIQUE
ART
POPULAIRE**

La musique est un art essentiellement populaire. Les premières manifestations musicales ont été des éléments de communion, d'excitation collective, de réjouissances de masse. Les premières richesses musicales de l'humanité sont constituées par les folklores que leur originalité et leur fraîcheur inimitables suffisent amplement à distinguer des sinistres productions désignées aujourd'hui sous le titre usurpé de « musique populaire ». Quant à la musique religieuse du moyen âge, dont la science et la technique sont à la base de tout le développement musical ultérieur, elle fut l'expression profonde et riche d'une foi et d'une sensibilité essentiellement collectives.

La France est, sans conteste, l'un des pays où la musique est devenue la plus étrangère à la vie populaire. Alors qu'en Espagne ou en Russie par exemple, l'art intellectuel a été la continuation directe d'un art populaire (extrêmement riche d'ailleurs), parce que formé sous un régime féodal très hermétique ; ici, les sourdes manœuvres de la bourgeoisie ont lentement accompli la séparation de l'élite intellectuelle (incomprise) et du peuple (inéduqué). Cette opposition économique s'est aggravée d'un goût — plus italien que français — de la parade vocale (le bel-canto) et de la facilité, goût qui a conduit à l'avènement de mélodies trop souvent vulgaires et plates.

Et c'est ainsi que le goût populaire s'est peu à peu détaché d'une tradition pleine de saveur, tandis que les élites isolées s'engageaient dans un art raffiné, de plus en plus oublieux de ses sources. C'est ainsi que le mot populaire accolé au mot musique, a été, en quelque sorte, déshonoré — à la grande satisfaction d'une minorité oppressive qui a ses fournisseurs et ses stipendiés, dans la musique comme ailleurs.

Le temps des loisirs est venu. Va-t-il enfin permettre une régénérescence de l'art et de l'esprit musical ? Allons-nous assister à une irruption de

la santé populaire dans une musique parvenue à l'extrême de sa technique, et qui ne donne plus rien de neuf, parce qu'isolée des foules et enlisée dans ses recherches ?

Nous avons pu apercevoir les premiers signes avant-coureurs de cette renaissance dans certaines manifestations artistiques du Front Populaire auxquelles collaboraient quelques grands musiciens d'aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, tout l'effort ne doit pas venir d'un seul côté. Pour échapper au danger de la démagogie dans l'Art, pour nous sauver d'un pompierisme populaire, tout aussi pernicieux que l'Académisme ou l'ésotérisme, et tout aussi vulgaire que les niaiseries de Tino Rossi et autres distributeurs de pommade, il faut entreprendre dans la masse, et avec la collaboration active de la masse, une grande campagne en faveur de la musique.

Il faut que le Français moyen apprenne à distinguer des différences de qualité et de vérité, dans l'énorme masse sonore que lui apporte le monde moderne. Il faut que les boutons du poste de T.S.F. n'ouvrent pas les portes sur n'importe quelle purée de notes. Il faut que les vingt ou vingt-cinq francs employés à l'achat d'un disque, n'apportent pas dans une famille les lamentables ordures commerciales dont les maisons d'édition sont hélas ! prodigues. Il y a de beaux programmes radiophoniques ; il existe d'excellents enregistrements de qualité. C'est une question de discernement :

Ne plus confondre dans une même admiration gratuite une symphonie de Beethoven, un concerto de Bach, avec le trap fameux Marché Persan ; ne plus subir, dans la même pâmation passible, une mélodie de Schumann et les fades romances d'un quelconque Jean Lumière !

C'est là qu'interviendra une éducation musicale qui ne doit pas être plus négligée que l'enseignement du calcul et de la géographie, et qui, de même que la gymnastique rationnelle développe les muscles, développera chez les individus l'amour et le besoin de la musique.

On s'est souvent moqué du traditionnel piano des petits bourgeois, du pauvre petit élève violoniste des dimanches matin, du flûtiste amateur contre qui les voisins rouspètent. Et cependant, il est indiscutable que l'étude d'un instrument est la clé d'une éducation musicale profonde. C'est en se mesurant avec la matière,

c'est en luttant avec les œuvres qu'on apprend à les connaître, à les comprendre, à les aimer. C'est sur un instrument, par le travail joyeux, que l'on découvre la beauté musicale.

Et sans doute faudra-t-il agir prudemment, ne pas décourager l'enfant pour qui, trop souvent, l'étude de son instrument est un pensum. Pour compenser le côté rébarbatif de la chose, au début, quelques disques, quelques auditions où il retrouvera l'instrument qu'il étudie, lui montreront le plaisir qu'il pourra en tirer plus tard — bientôt ! — et l'encourageront dans le travail technique. A la seule condition qu'il soit guidé finement dans ses goûts et dans son travail, il sera bientôt à même de jouir de plus grands chefs-d'œuvre de l'humanité.

Quant aux adultes (1), trop souvent dépourvus de la moindre connaissance musicale, et pour qui, en général, il ne peut plus s'agir d'étudier un instrument, ils auront pour eux la T.S.F., les disques — et, dans les villes, les concerts qui restent la manifestation la plus émouvante et la plus pure de la musique, art collectif d'origine, art collectif aussi techniquement parlant.

Il est donc bien évident que la renaissance de la musique française dépendra en grande partie des efforts des masses laborieuses pour s'éduquer et éduquer leurs enfants.

Mais, dans le brouhaha actuel, terriblement agogique, beaucoup risqueraient de s'égarer et de perdre leur temps. C'est pourquoi nous nous efforçons ici de donner aux lecteurs de Regards, non des conseils, mais des points de repère ; non des critiques personnelles, mais de larges points de vue objectifs. Et nous n'aurons pas perdu notre temps si nous pouvons un peu contribuer à ce que les loisirs musicaux des travailleurs cessent d'avoir ce visage de grisaille et de vulgarité, pour devenir une véritable participation à la création d'un art neuf, à la fois savant et populaire.

Luc DECAUNES.

(1) Pour les adultes — jeunes et vieux — possédant certaines connaissances musicales, ou jouant assez bien d'un instrument, on ne saurait trop leur recommander d'entrer dans une chorale ou un orchestre d'amateurs. C'est la seule façon de se discipliner et de comprendre que la musique, ce n'est pas un musicien, c'est des musiciens, ensemble.

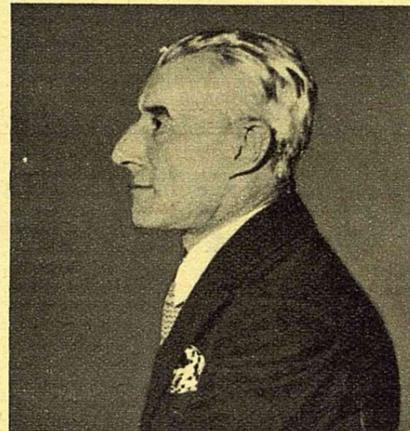
Maurice RAVEL est mort

Maurice Ravel est mort le 29 décembre 1937, à 62 ans. Après la disparition de Gabriel Fauré et de Claude Debussy, il restait la grande figure de notre art national.

Ravel apportait à notre musique d'innombrables éléments de nouveauté. Sa musique était un mélange de délicatesse et de force ; son orchestration avait une couleur, une finesse et une puissance incomparables.

Sa vie entière fut consacrée à la musique, et cela d'une façon sereine et douce, avec le large confort que donne la certitude d'accomplir une œuvre solide et durable.

Surtout élève de Gabriel Fauré pour la composition, il s'imposa d'une façon irrésistible par le Quatuor en fa (1904).



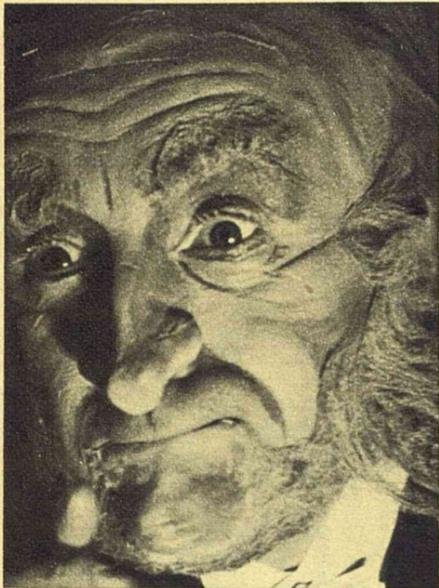
Relevons dans son œuvre : La Pavane pour une infante défunte ; les Trois Poèmes de Shéhérazade ; le Noël des Jouets, Ma Mère l'Oye, Daphnis et Chloé, les 6 pièces pianistiques du Tombeau de Couperin, le Boléro, et son dernier ouvrage de Don Quichotte à Dulcinée, paru en 1934.

Depuis 4 ans, Maurice Ravel était atteint d'un mal terrible au cerveau et, depuis 4 ans, il vivait dans un emprisonnement moral absolu, affreusement douloureux, car le malheureux avait conscience de cet emprisonnement. Seul, son regard désespéré trahissait sa détresse intérieure.

Avec Maurice Ravel disparaît le plus grand compositeur français de l'époque présente. La musique de tous les pays du monde est en deuil.

**VOIR
LIRE**

ENTENDRE



Noël-Noël apparaît à l'A.B.C., dans « La Revue de la Joie », sous les traits d'un joyeux et alerte centenaire, d'une irrésistible drôlerie.

LES LETTRES

◆ Jours nouveaux, par Maurice Rué (Corréa, éditeur).

En nous racontant sa propre histoire, le personnage principal de Jours nouveaux est amené à nous peindre, par le menu, les habitants du village de Villecreux où il est installé en qualité de mécanicien. La première partie de l'ouvrage est tout entière écrite dans la note unanime. Quant à la seconde, si elle semble faire un retour en arrière et tomber dans le naturalisme psychologique, il faut reconnaître que les dernières pages en sont d'une singulière puissance. L'auteur qui excelle à conter, dans un style simple, les événements simples de la vie quotidienne, conduit son héros devant les angoissants problèmes que proposent, et la conscience individuelle, et la conscience collective.

Et le moindre intérêt de Jours nouveaux n'est certes pas la laborieuse naissance de cette conscience collective que le livre nous décrit par touches délicates et émouvantes. « Je veux prendre ma part dans le sauvetage de tous les êtres en commun, déclare en guise de conclusion le jeune mécanicien. J'ai entendu dire qu'il y a des hommes qui poursuivent ce but par les moyens qui m'apparaissent, désormais, les seuls bons... Je vais aller à eux, les mains tendues... »

F. D.

◆ L'excellent critique René Lalou vient de publier une plaquette : Roger Martin du Gard (Gallimard), qui constitue la première étude d'ensemble sur l'auteur des Thibault et sur son œuvre.

◆ Pour nos enfants : Baba Diène et Morceau de Sucre, par Claude Aveline (N.R.F.).

Cela se passe au pays bon enfant du soleil, où il y a des fruits incroyables, et où rien n'est plus naturel que le merveilleux. Un jour, Baba Diène, « le plus charmant des petits nègres », trouve un petit enfant blanc tombé du ciel. Ils deviennent tout de suite de grands amis. Mais, à cause de M. le Directeur, il leur arrive mille aventures surprenantes. Jusqu'à ce que la découverte de la bouteille de M. le Président, qui est un grand savant, vienne éclaircir le mystère. Ensuite, tout le monde se rend joyeusement à Paris, dans la voiture traînée par le mulet Téléphone. Voilà ! C'est fini !

LE THEATRE

◆ La Comédie-Française donne actuellement, au cours d'une tournée officielle, une série de re-

présentations en Egypte. Au programme figurent notamment : L'Avare, L'Ecole des Femmes, A quoi rêvent les jeunes filles, Le Carrosse du Saint-Sacrement, Martine, Le Voyageur et l'Amour.

◆ Le mois dernier, la Comédie-Française a célébré le 127^e anniversaire de la naissance d'Alfred de Musset. Hommage légitime rendu à l'un des maîtres les plus authentiques du théâtre français. L'auteur du Chandelier est, avec Corneille, Racine et Molière, le plus joué de tous ceux qui figurent au répertoire de notre premier théâtre national. Or, la première pièce de Musset, La Nuit Vénitienne, ne fut pas précisément bien accueillie par ces messieurs de la critique. L'un d'eux écrivait, au lendemain de la première représentation, en 1830 : « Cette comédie, cette soi-disant pièce, a été jouée au milieu des huées et des sifflets du parterre. Nous croyons cependant avoir entendu le nom de M. Alfred de Musset. » Et l'un des critiques les plus renommés de l'époque ajoutait avec suffisance : « Voilà un nom qui ne sortira jamais de son obscurité. »

VARIETES

QUE VOIR ?

◆ Le tour de chant de Georgius, de Noël-Noël, de Mauricet (Consulter les programmes quotidiens des music-halls).

◆ Le spectacle de Medrano, la Revue de l'A.B.C., celle du Casino de Paris, l'opérette de Mogador.

◆ Les nouveaux ballets de Serge Lifar, à l'Opéra.

◆ « Le chant du Tzigane », au Châtelet.

COURRIER

◆ « La Margoton du Bataillon », qui était jusqu'ici le titre d'un film, est actuellement au Théâtre de la Porte-Saint-Martin celui d'une opérette d'Armand Bernard. Banale et ne s'abstenant d'aucun des effets dits classiques, ce spectacle entre dans la catégorie des inexplicables et certains succès.

◆ Où le bluff ne perd pas ses droits : un grand journal du soir réputé pour l'exactitude (?) de ses informations, donnait, il y a quelques jours, comme vedette de l'Olympia Circus de Londres, la photo d'un lion funambule qui, en fait, n'est jamais apparu sur cette piste.

◆ Arthur Honegger, pour la musique ; Gabriel Boissy, pour l'argument, ont collaboré pour la création d'un ballet : « Le Cantique des Can-

tiques », que Serge Lifar présentera à l'Opéra au début de 38, dans des décors de Paul Colin.

LES EXPOSITIONS A VOIR :

MUSEE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER, 283, av. Daumesnil (Porte-Dorée). Exposition de peintures et pastels de la Nouvelle-Calédonie et dépendances. Entrée du musée gratuite.

MUSEE DU LOUVRE. Salles éclairées. Entrée : 5 fr. Mercredi et samedi, de 21 h. à 23 h. Dimanche de 17 h. à 19 h.

GALERIE D'ART CONTEMPORAIN, 40, rue Bonaparte. Degas, Renoir, Matisse, Derain, Dufy, Rouault, Friez, Picasso, Braque, Vlaminck, Rodin, etc.

LES DISQUES

Parmi les disques parus en décembre, nous vous recommandons :

ORCHESTRES :
Symphonie en sol mineur de Mozart. Orch. Philharmonique de Londres. Columbia L. F. X. 504/506.
Danses Norvégiennes de Grieg. Orch. du Conservatoire. Pathé P.A.T. 96.

INSTRUMENTS :
Toccata en ré majeur de J.-S. Bach. Clavecin par W. Landowska. Gramo D.B. 5047 et 5048.

LA MUSIQUE

◆ La société « Art et Travail » de Londres avait organisé une soirée dans cette ville, avec le concours des Concerts Colonne. Ce magnifique orchestre et son remarquable chef Paul Paray ont importé dans la capitale anglaise un succès significatif. Enfin l'on songe à organiser la propagande artistique française à l'étranger !

◆ L'excellent Quatuor Lener consacrera deux séances à Mozart, une à Haydn et une quatrième à la musique française, les 18 et 21 janvier, les 21 et 24 février, à la Salle Gaveau. Il serait à souhaiter que les comités de loisirs organisent des sorties collectives pour ces récitals. En effet, si l'on connaît assez bien les chefs-d'œuvre de la musique de chant et symphonique, la musique de chambre est presque totalement ignorée, même des intellectuels, bien que cette musique de chambre soit riche, précisément, d'œuvres d'une extrême pureté et toujours représentatives.

SYMBOLE de L'ART CLASSIQUE FRANÇAIS Le CHATEAU de VERSAILLES

LES petits trains qui mènent à Versailles sont nombreux, sans fumée et confortables, et la gare la plus commode, c'est Montparnasse ou bien les Invalides. Aussitôt les portes de Paris franchies, la campagne devient belle et, jusqu'à Versailles, le petit train électrique, rapide, passe à travers les coins les plus charmants de la proche banlieue.

La gare de Versailles-Rive-Gauche est à quelques minutes du Château. L'avenue de Paris... Et voici la place d'Armes, immense carrefour, avec ses trois avenues en éventail, immenses aussi, bordées d'arbres, sans cesse balayées de vents âpres et violents, la grille d'honneur monumentale, les vieux pavés, le Château!

La foule des semaines et des dimanches sait que, par son architecture, son décor intérieur, ses meubles et ses œuvres d'art, ses jardins incomparables, le Château de Versailles représente tout l'Art classique français. Et l'on passe, et l'on traverse rapidement les salles les plus extraordinaires, un peu sans comprendre et sans voir vraiment parce qu'il est entendu, depuis toujours, que cela est grandiose et beau et, en quelque sorte, passé dans la légende.

Il faut voir et revoir le Château, parcourir longuement les salles les jardins et, à cette étonnante impression de beauté grandiose et ordonnée que l'on a, ajouter cette autre joie de connaître un peu l'Histoire.

L'Histoire! les débuts de Versailles, du Versaillais d'il y a trois siècles, alors humble village, avec son vieux château féodal, au milieu d'un pays de culture, de forêts, de marécages, le petit château qu'y fit bâtir Louis XIII en 1627, « pied-à-terre » en brique et pierre... Louis XIII chassait à Versailles, Louis XIV, encore enfant, y vint aussi et se prit à aimer le petit château de briques rouges, les forêts, les vastes étendues toutes proches. Il veut bâtir, bâtir des monuments, des châteaux qui témoignent dans les siècles de sa puissance, de sa gloire. Ses architectes veulent que l'on démolisse le petit château Louis XIII qui les gêne; le Roi s'y oppose et ordonne qu'il soit, au contraire, luxueusement paré.

Louis XIV fait appel au célèbre architecte des jardins : Le Nôtre et, au prix de terrassements et de travaux énormes, les premiers bassins sont creusés, les premiers jardins tracés. Le château de briques, tant luxueux qu'il puisse être, ne suffit pas. Louis XIV décide de l'« envelopper » d'un vaste Palais au « goût du Jour ». Et c'est le corps central du château que nous voyons aujourd'hui qui est construit. La Renaissance classique importée d'Italie succède à la Renaissance française et à son architecture de pierre et de briques.

En 1670, les Appartements sont terminés: le Grand Appartement du Roi, qui comprend six salons en enfilade : le Salon de l'Abondance, buffet somptueux, le Salon de Diane, salle de billard, le Salon de Mars, salle de bal et de concert, le Salon de Mercure ou Chambre du Lit, et le Salon d'Apollon ou Salle du Trône. Les Appartements, avec leurs revêtements de marbres polychromes, les appliques de bronzes ciselés et dorés, les portes charmantes sculptées blanc et or, les plafonds monumentaux, les bas-reliefs, les statues, constituent un exemple complet du style Louis XIV. Par la suite, le Roi confie à Mansart le soin d'amplifier et de terminer enfin l'œuvre entreprise. Du côté de la ville, d'anciens bâtiments sont reliés et, de chaque côté de la Cour d'honneur, forment les Ailes des Ministres; ceux de la Cour de Marbre sont surélevés et leurs combles ornés de statues et de plombs dorés. Du côté du Parc, en 1682 et 1684, les deux ailes du Midi et du Nord sont construites et donnent à cette immense façade un développement de 580 mètres de long et 375 fenêtres. Les appartements intérieurs sont remaniés et la Galerie des Glaces aménagée. Dans le Parc, sont construits l'« Orangerie » et le double escalier dit des « Cent Marches », et en 1710 la chapelle.

L'entreprise énorme est achevée. Elle a coûté 65.000.000 de livres, 30.000 ouvriers ont été employés tant à la bâtisse qu'aux terrassements, des milliers sont morts d'épidémies contractées lors de l'assèchement des marécages ordonné par le Roi qui commençait à prendre plaisir à forcer la nature.

Quant au plus beau moment de votre visite, par les hautes fenêtres de la Galerie des Glaces, vous contemplez l'immense et calme perspective du Grand Canal, entre les deux lignes sombres des arbres du parc, dépouillés par l'hiver, vous aurez le sentiment de cette œuvre gigantesque si difficilement achevée par l'effort des hommes. éternellement belle désormais.

Jean ROIRE.



Par temps de neige, la cour d'honneur de l'immense chateau.



LE COUPLE IDÉAL

Jeanne Sourza, Raymond Souplex... Vous les connaissez, n'est-ce pas?

On ne pourra bientôt plus faire marcher sa T.S.F. sans les entendre. Ils règnent en maîtres sur toutes les antennes de France. Certains soirs, ils parlent et chantent simultanément devant plusieurs micros. Ce qui ne les empêche pas de s'exhiber, au même moment, devant les spectateurs de tel cabaret ou de tel autre.

Ont-ils le don d'ubiquité? On le croirait, ma foi, si l'on ne savait combien est devenue courante, dans les studios d'émission, la pratique de l'enregistrement sur disques.

Sourza, Souplex, Souplex, Sourza... Les firmes commerciales se les arrachent pour leur publicité radiophonique. On les entend tour à tour prôner les vertus d'un apéritif, les mérites des meubles X, les qualités de tel produit pharmaceutique. Leur esprit est devenu un panneau d'affichage. Ils sont l'Agence Havas de la chanson, le cheval de Troie grâce auquel la réclame réussit à s'introduire dans nos oreilles.

Mais ce cheval, il faut en convenir, est le dada du public. Sourza et Souplex ont tant de talent que l'auditeur, pour un peu, remercierait M. Saint-Zano ou M. Boidoré de lui donner si souvent l'occasion de les entendre. Un talent peut pour cent radiophonique : Sourza et Souplex, en effet, ne sont pas seulement de spirituels chansonniers, ils sont aussi, ils sont surtout des comédiens de la T.S.F.

D'autres artistes se bornent, devant le micro, à dire ou à lire leurs productions ou leur texte. Eux jouent. Leurs voix miment, s'animent, se griment. Elles arpentent les ondes avec autant d'aisance qu'un comédien la scène. Elles campent des personnages avec tant de précision qu'on les reconnaît d'un simple coup... d'oreille.

Sourza et Souplex : les Signoret de la T.S.F. Et, des deux, c'est assurément Jeanne Sourza qui a le plus parfaitement réussi à s'adapter au nouvel art radiophonique. Sans doute est-elle, comme disent les annonces, une « talentueuse » artiste de cabaret. Mais au micro, elle peut prétendre au titre de grande vedette.

Quel dommage que la radio n'ait pas encore trouvé son Courteline ou son Feydeau : ils auraient déjà leurs inter-prètes.

◆ Un bon point à la radio d'Etat pour la diffusion du discours de Maurice Thorez. Décidément, il y a quelque chose de changé depuis M. Mandel! Même en se plaçant au point de vue — ou si l'on préfère au point d'ouïe — de l'auditeur politiquement hostile ou « sans parti », une telle diffusion était vraiment intéressante. D'abord, un orateur de cette trempe n'ennuie jamais. Ensuite son discours est un document, un élément d'information qu'il n'est pas inutile de connaître. J'avoue sans honte que je m'étais mis à l'écoute la première fois qu'on diffusait un discours du colonel de la Rocque, et c'est depuis lors que je suis vraiment fixé sur le chef du P.S.F.

◆ Radio-Cité, ce même soir, émit un excellent radio-reportage de M. P. Mendelsohn sur le Congrès d'Arles, émaillé d'allusions de Gilton et de Cachin. Cela aussi c'est de l'excellente information et je ne pense pas qu'aucun auditeur de Radio-Cité ait songé à s'en plaindre.

◆ Un cabaret parisien avait réussi à acquérir la réputation d'être « de gauche » à force de donner des revues de collaborateurs du « Canard Enchaîné »... Les chansonniers s'étaient mis à l'unisson. Aujourd'hui, le Perchoir a changé de fournisseur pour ses revues. Du même coup, ses chansonniers, ou du moins certains d'entre eux, ont retourné leurs couplets-vestons. C'est ainsi que nous avons entendu, dans une radiodiffusion de spectacle actuel, M. Philippe Olive s'en donner à cœur joie contre le Front populaire. Et il replace des couplets qu'il n'avait pas osé sortir, naguère sur... l'Exposition qui-ne-sera-pas-prête. C'est vous qui avez du retard, jeune homme! Du Charley là-dessus et ça fait un bon spectacle P.S.F. Ce cabaret est descendu bien bas : ce n'est plus un perchoir, mais un toboggan.

◆ On a radiodiffusé le nouveau spectacle d'un grand music-hall, ce qui nous a valu d'entendre Mistinguett. Elle nous chanta : « Je vous ai reconnus. » Nous aussi. A quand la retraite des vieux travailleurs dans les spectacles?

◆ Fernandel nous dit ses mémoires au micro de quatre postes, dont deux de province. J'avoue qu'il est plus amusant d'entendre ces souvenirs que de les lire. Ils sont adroitement découpés en petits sketches par Pierre Barlatier. Mais pourquoi l'excellent comique crut-il devoir nous faire avaler « La Madelon » d'un bout à l'autre? Nous avons préféré sa « Suzon », beaucoup moins belliqueuse... et plus oubliée.

◆ Mardi, hommage de la radio d'Etat au grand compositeur disparu, Maurice Ravel. Mais déjà, le jour même de sa mort, le hasard avait voulu que l'une de ses œuvres fût inscrite au programme de Paris-P.T.T. M. Roland Manuel la présenta en termes émouvants.

◆ Au cours de sa nouvelle émission « Comme le temps passe », Radio-Cité nous a donné une évocation très réussie de 1900. Nous en avons surtout retenu la première de Louise, qui fut une sorte d'événement. Pourquoi Radio-Cité — lui ou un autre — ne reconstituerait-il pas les grandes premières de l'histoire, et, notamment, celle d'Hernani? Il serait également amusant d'entendre, sous forme de dialogue, les jugements téméraires portés sur un certain nombre d'œuvres devenues célèbres, par les critiques qui assistèrent à leur création. Il y aurait de quoi faire tressaillir d'aise les mânes de Victor Hugo, de Beaumarchais, de Corneille...

◆ Samedi, Radio-Paris donnera des fragments du *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, traduction française de Victor Hugo, avec Madeleine Renaud dans le rôle de Titania. Ce sera, pour beaucoup d'auditeurs, le rêve d'une soirée d'hiver.

◆ Curieux! Dans les programmes de janvier 1938, Radio-37 s'appelle toujours... Radio-37. Dans quelques années, l'auditeur prendra ce nombre pour la longueur d'ondes.

L'AUDITEUR X...

LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 7 AU 13 JANVIER

Spectacles et Concerts :

Samedi 8 janvier : Au Théâtre Pigalle, à 13 h. 15, le grand film soviétique « Pierre le Grand ». Prix unique : 4 fr. 50.

Au Théâtre de l'Atelier, à 14 h. 30 : « Volpone ». Places de 5 à 12 fr. Loc. : « Regards » et 1, rue 4-Septembre.

Jeu 13 janvier : Au Théâtre Sarah-Bernhardt, à 14 h. 45, par le Théâtre du Jeune Spectateur : « Les Contes d'Andersen », adaptation de Mme Lahy-Hollebecque. Places : 3 à 6 fr. Loc. : 1, rue du 4-Septembre.

Randonnée :

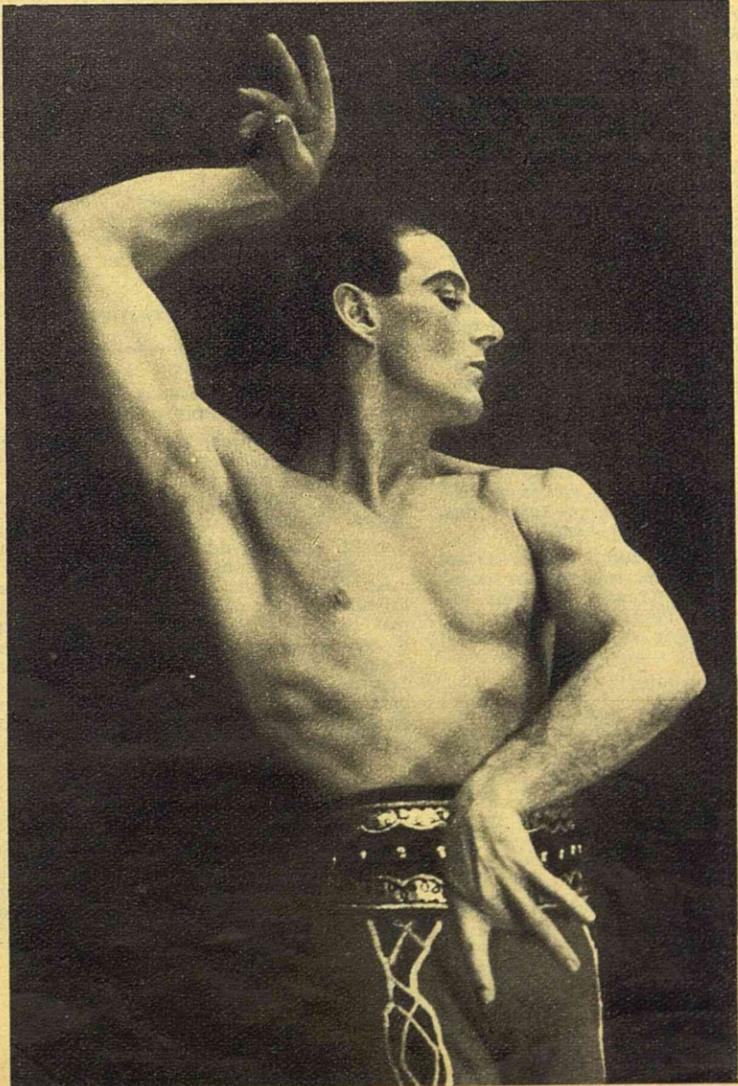
Dimanche 9 janvier : Sortie pédestre en Forêt de Montmorency. Rendez-vous à 7 h. 30 précises, sortie intérieure de la Gare du Nord. S'inscrire à « Camping et Culture », 29, rue d'Anjou.

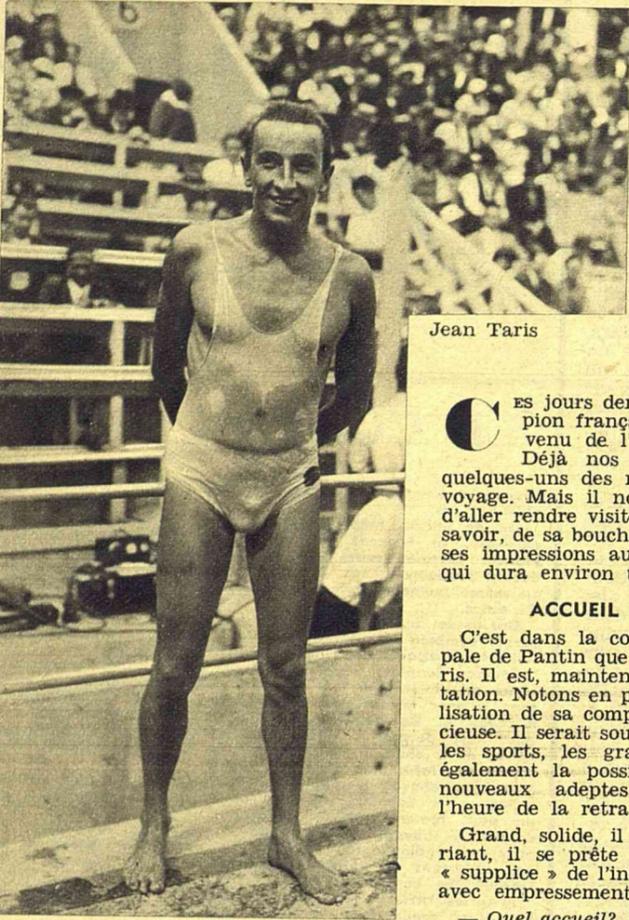
Conférences, Visites de Musées, etc. :

Samedi 8 janvier : à 14 h. : « L'histoire de Paris » au Musée Carnavalet. Conférence par Michèle Beaulieu, Attachée aux Musées Nationaux. Entrée : 2 francs. A 14 h. 15 : « Potiers et Imagiers de France ». Première Exposition d'Art Populaire, œuvres du XIV^e au XX^e siècles. Accueil par P.-L. Duchartre, organisateur de l'Exposition. Pavillon de Marsan, 107, rue Rivoli. Entrée : 2 francs.

Dimanche 9 janvier : A 10 h. : « L'Art Contemporain », au Musée du Luxembourg, 19, rue de Vaugirard. Conférence par Madeleine Rousseau, Attachée au Musée. Entrée : 2 francs.

« Ces trois visites sont organisées par l'A.P.A.M., 29, rue d'Anjou. »





Jean Taris

S P O R T S

Satisfait de son voyage, Jean TARIS ne pense qu'à retourner en U. R. S. S.

Ces jours derniers, un grand champion français, Jean Taris, est revenu de l'Union Soviétique. Déjà nos lecteurs connaissaient quelques-uns des résultats sportifs de ce voyage. Mais il nous a paru intéressant d'aller rendre visite à Jean Taris afin de savoir, de sa bouche même, quelles étaient ses impressions au retour d'une tournée qui dura environ trois semaines.

ACCUEIL INOUBLIABLE

C'est dans la coquette piscine municipale de Pantin que nous avons trouvé Taris. Il est, maintenant, professeur de natation. Notons en passant que cette « utilisation de sa compétence » est fort judicieuse. Il serait souhaitable que dans tous les sports, les grands champions aient également la possibilité de former de nouveaux adeptes lorsque, pour eux, l'heure de la retraite a sonné.

Grand, solide, il respire la santé. Souriant, il se prête avec bonne grâce au « supplice » de l'interview et nous répond avec empressement :

— *Quel accueil? Mais magnifique, inoubliable, tout simplement. Vous savez sans doute que j'ai déjà eu souvent l'honneur de représenter les couleurs françaises à l'étranger. Jamais, non jamais je n'avais rencontré tant d'aimable cordialité, tant de chaleur et tant de sympathie au cours des innombrables réceptions auxquelles je fus convié.*

A ces mots, Taris revit sans doute ces belles journées. Un instant, il se tait. Puis, cachant son émotion sous un sourire ironique :

— *Et pourtant, je n'ai remporté aucun succès en U.R.S.S. Chaque fois que j'ai pris le départ en compétition, j'ai été devancé au but par un ou plusieurs jeunes nageurs soviétiques.*

ATTENTION CONSTANTE

Nous allions profiter de cela pour demander à Taris ce qu'il pense de ces « espoirs ». Mais il a repris la parole. Tant pis, ça sera pour tout à l'heure.

— *Il est vrai, dit Taris, que je n'étais pas allé là-bas uniquement pour y disputer quelques 100 mètres.*

« *Ma tâche essentielle, du moins c'est ainsi que je l'ai compris, consistait à faire des conférences sur la technique de l'entraînement.*

« *Et, en effet, j'ai exposé à trois reprises différentes ce que je pensais de ces intéressants problèmes. Chaque fois, des auditoires extrêmement nombreux me suivaient. Des sportifs, des nageurs emplissaient les vastes salles. Un traducteur, phrase par phrase, leur transmettait mes paroles. Vous pensez bien que j'avais beaucoup à dire. Mon entraîneur Hermant m'a tant appris. Et mes nombreuses rencontres internationales ont également contribué à me doter d'un bagage volumineux. C'est pourquoi je parlais chaque fois plus de deux heures.*

« *Eh bien! c'est presque incroyable — mais c'est absolument authentique — durant tout ce temps mes « élèves » restaient silencieux, attentifs, prenaient des notes. Vraiment, j'ai été épaté!*

Taris nous raconte alors qu'après ses explications, les mains se levaient dans la salle. Dix, vingt, trente questions lui étaient posées, sur l'entraînement, sur la nourriture, sur le style, sur la culture physique, sur tout.

Modeste, Taris ajoute :

— *J'y ai répondu de mon mieux. J'espère que j'ai réussi à me faire comprendre et que ces conférences auront été profitables aux nageurs soviétiques.*

« AH ! S'ILS AVAIENT DES ENTRAINEURS !... »

« *Ca y est! Cette fois, je vais pouvoir la poser, ma petite question :*

— *Que pensez-vous donc de la natation soviétique?*

— *A mon avis, elle est déjà actuellement fort redoutable. Les temps réalisés par ses meilleurs éléments approchent des temps mondiaux.*

« *Mais, pour être franc, je dois dire qu'elle serait encore bien plus brillante si elle disposait de bons entraîneurs. Ça n'est malheureusement pas le cas. Les nageurs, qui font preuve de beaucoup de sérieux et d'application, sont à peu près livrés à eux-mêmes. Je veux dire par là que les techniciens, s'ils sont pleins de bonne volonté, ignorent tout, ou presque, de la technique moderne.*

— *N'attribuez-vous pas cela à l'absence de rencontres internationales?*

— *Incontestablement, le mal vient de là. Et si les nageurs soviétiques pouvaient se mesurer avec les Américains ou les Européens, ils atteindraient promptement la toute première classe internationale. Hélas! Les règlements actuels s'y opposent...*

« BOITCHENKO : UN PHÉNOMÈNE !... »

Jean Taris, visiblement, déplore que les discussions autour du « tapis vert » aient encore le pas sur les matches. Mais nous brûlons de savoir encore ce que Taris pense de Boitchenko.

— *A votre avis, Taris, Boitchenko est bien le meilleur nageur soviétique?*

— *Cela ne fait aucun doute. Du reste, les performances qu'il a déjà accomplies, et notamment au mois d'août dernier, lors de son passage à Paris, le prouvent surabondamment.*

« *Mais j'ajouterais ceci : Boitchenko est, en outre, le meilleur brasseur « in the world ».*

— *Le meilleur brasseur?*

— *Oui, car je suis, sur ce point, catégorique : la brasse-papillon de Boitchenko est absolument régulière. Et comme ses temps sont, de fort loin, supérieurs à ceux réalisés à ce jour, je vous laisse le soin de conclure...*

— *Athlétiquement parlant, quelle impression Boitchenko vous a-t-il faite?*

— *C'est un vrai phénomène! Grand, souple, puissant, il est d'une force peu commune. Et il possède sur tous les autres brasseurs le gros avantage d'avoir appris la brasse-papillon naturellement. Jamais, pour être précis, il n'a nagé une autre brasse.*

« *Par contre, je lui reprocherais de ne pas savoir se ménager en course. En un mot, il n'a pas de tactique et cela pourrait lui coûter cher avec des adversaires qui le serreraient de près.*

DEFI A CARTONNET

— *A propos, ne vous a-t-il pas parlé de Jacques Cartonnet?*

Dans les yeux clairs de Taris, un rire fugitif est passé. Puis, sérieux :

— *Si. Il m'a prié de saluer Cartonnet de sa part. Il m'a affirmé avoir pour notre compatriote une vive admiration. Il le considère, naturellement, comme un très grand champion.*

« *Et son seul désir, pour l'instant, serait de le rencontrer. Car il est sportif avant tout. Mais il sait bien que, pour de nombreuses raisons, un tel match serait bien difficile à organiser. Toutefois, il m'a dit que si Cartonnet voulait vraiment le rencontrer, il consentirait à venir exprès dans ma piscine de Pantin. Et, bien entendu, Boitchenko était prêt à accepter que cela se passe à huit-clos... puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.*

DESIR D'Y RETOURNER

Longuement encore, Taris nous parlera de son beau voyage. On sent qu'il a vu des choses étonnantes. Ainsi lorsqu'il relate, avec naïveté, que personne ne payait pour assister aux matches qu'il livrait aux meilleurs nageurs soviétiques, à Moscou, à Léninegrad, à Kiev.

Avec chaleur, c'est fort souvent qu'il reviendra sur telle ou telle réception organisée en son honneur dans les plus beaux clubs de la jeunesse qu'il ait jamais visités.

Taris a fait la connaissance d'un peuple neuf, d'une jeunesse studieuse et hardie, vive et joyeuse, de sportifs doués et persévérants. Il ne songe pas à cacher qu'il en est émerveillé. Sa sensibilité de Français lui a permis de découvrir quantité de traits magnifiques dans l'âme russe. Presque malgré lui, il a enregistré, classé ses impressions. Et, à les évoquer, il est tout surpris lui-même de constater à quel point ses propres constatations l'ont « marqué ».

Un désir? Bien sûr : celui de retourner là-bas. Celui de voir de plus près ce pays et cette population surprenants, pour lui, mais si attachants, si vivants, si neufs.

Jacques ANTHEIL.

AU SPRINT

Avec le dos de la louche

Dans les colonnes de notre jeune confrère « Sport », le coureur à pied Duquesne, surnommé « Jus-de-Pomme », a fait publier ses mémoires.

Les débuts furent pénibles. Certains passages furent quand même intéressants. La fin, par contre, fut du plus haut comique. Duquesne y affirmait gravement que « la F.S.G.T. l'avait ressuscité ».

Bon. Ça veut dire que ledit Duquesne était, sportivement parlant, mort. Il a 31 ou 38 ans. Et plus il court, désormais plus il va vite.

Sans blague! Il est vrai que la F.S.G.T. a pu lui donner le goût de l'effort désintéressé dont, semble-t-il, il avait perdu le goût — et l'habitude — quand il était un des meilleurs cracks de la F.F.A. Après tout, la F.S.G.T. a été créée et mise au monde dans ce but.

Mais de là à écrire que Duquesne n'a jamais si bien « sporté », il y a une marge.

Une circonstance atténuante, dans ce bluff : les mémoires du coureur à pied ont été « recueillies », comme on dit, par Lucien Bulcourt. Et pour qui connaît ce dernier, ça explique bien des choses...

Regards

ABONNEMENTS

FRANCE & COLONIES

3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.

Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :

6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.

Autres pays :

6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X.

Téléphone : PROVENCE 52-13

Chèque postal : PARIS 1715-54

NOS AMIS NOUS PARLENT

Opinions de lecteurs et de diffuseurs sur la nouvelle présentation de « Regards » :

Je vous adresse par ces mots les impressions des lecteurs qui m'achètent « Regards » toutes les semaines. Ces lecteurs s'intéressent à la lecture de notre grand hebdomadaire et me disent que son contenu est complet et intéressant à tous points de vue par ses reportages importants, ses conseils ménagers, etc... J'espère d'ici peu augmenter ma commande.

G. P., à Toulouse

Lecteur assidu de « Regards », recevez mes humbles félicitations pour vos présentations d'actualités.

D. G., à St-Cloude

Je me permets de manifester toute ma satisfaction devant les progrès nouveaux réalisés par « Regards » dont je suis un vieux lecteur. Croyez que j'apprécie vos efforts comme il convient. C'est pourquoi j'ai tenu à leur apporter ce modeste encouragement.

R. D., à Périgueux

Je suis heureux de vous écrire pour vous prier d'augmenter mon service de 10 exemplaires à partir de la semaine prochaine. C'est ma deuxième augmentation depuis les transformations de « Regards ». C'est vous dire qu'elles sont justes et plaisent. J'espère ne pas en rester là.

M. P., à Nice

Amis de « Regards », faites comme ces correspondants, écrivez-nous vos impressions. Critiquez, si vous le jugez nécessaire, et soyez convaincus qu'il en sera toujours tenu compte.

SPORTIFS !

Faites une comparaison
Alors, vous deviendrez
un client fidèle de
La Coopérative « LES SPORTS »

32, Rue des Petits-Hôtels, Paris-10°.

Envoi franco du catalogue.

L'AVENIR DU CINÉMA
FRANÇAIS

Tandis que se terminent les derniers détails de *La Marseillaise*, Jean Renoir a lancé dans *Ce Soir* et dans *Vendredi*, des cris d'alarme qui méritent d'être répétés.

Le film français est menacé chaque jour davantage de tomber sous la domination du capital étranger.

Notre pays qui joua un rôle de tout premier plan dans l'invention et la mise au point du cinéma et qui domina le marché mondial du film jusqu'à la guerre, doit maintenant acheter la quasi totalité de sa pellicule et de ses objectifs à l'étranger, payer tribut pour ses films sonores parce que le monopole de la reproduction du son (invention française) est maintenant entre les mains de l'étranger, est enfin dangereusement menacé dans les salles françaises même par le procédé du « dubbing » qui permet de donner au public des films parlants français pour un prix dix fois inférieur à celui d'un film national moins luxueux.

Et, souligne Renoir, la prochaine généralisation du film en couleur menace le cinéma français de nouveaux périls. Le film parlant, qui nous oblige à payer tribut aux compagnies américaines ou allemandes (*Tobis*) eut pourtant pour notre cinéma national l'avantage de créer une très grande demande de films parlants français (autres que des films doublés), et ce facteur est certainement l'une des origines de la renaissance artistique de notre cinéma à un moment où s'écroulaient les trusts français monopolisateurs et producteurs de médiocrités en série.

Le cinéma en couleurs n'aura pas pour notre cinéma français les avantages (très relatifs) de la généralisation du film parlant. Le danger se précise. Le procédé allemand Technicolor est remarquablement au point et le procédé allemand Siemens est bien près d'être aussi parfait. Les procédés français avec lesquels ont été fait divers essais leur restent très inférieurs, mais un procédé excellent reste enfermé, claquemuré dans les ruines de la faillite de la maison Pathé Natan, sur laquelle l'Etat a la haute main. On a refusé aux inventeurs le droit de continuer leur recherche sur la mise au point définitive de leur procédé. Devrons-nous demain payer un nouveau tribut à l'étranger pour réaliser des films en couleur ?

Il faut qu'un tel état de choses cesse. A un moment où notre cinéma français se place par sa production artistique au premier rang de la production mondiale, il faut qu'une initiative gouvernementale lui donne la possibilité technique de prendre son envol véritable.

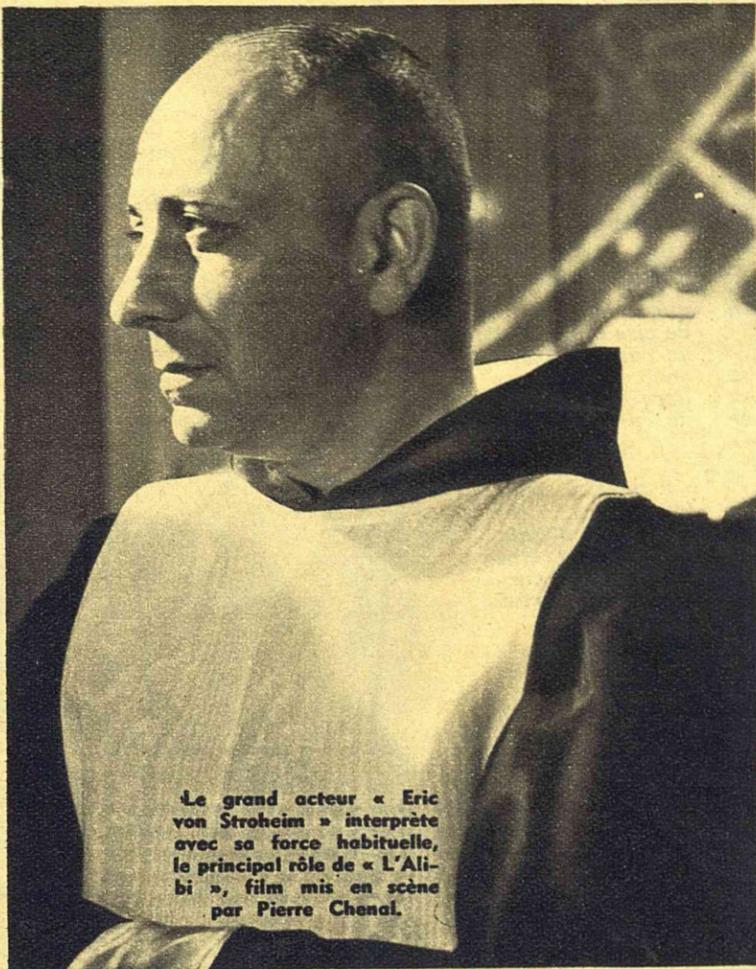
Taxe sur le doublage, encouragement aux industries françaises de la pellicule et des appareils de prise de vue, encouragement (et non plus entraves) aux inventeurs qui cherchent à créer chez nous le film en couleur, telles sont, répétons-le après Renoir, les mesures qui s'imposent pour que vive notre cinéma « que des capitalistes mauvais français sont en train de laisser mourir ».

Georges SADOUL.

LES FILMS

CETTE SACRÉE VÉRITÉ

Nous avons déjà souvent écrit que la comédie légère américaine, si en vogue depuis deux ans, n'était qu'une édition revue et corrigée des vieux vaudevilles français. Jamais peut-être cette filiation n'aura été plus évidente que dans *Cette sacrée vérité*. On y retrouve le chapeau de l'amant oublié sur la table du salon, le mari qui rencontre l'amant dans le placard, la future belle-mère outragée, l'homme en chemise de nuit ridicule et jusqu'au lit de milieu où le couple se réconcilie, bref, tous les antiques accessoires traditionnels des comédies-bouffes du Palais-Royal. C'est dire qu'un tel film n'apporte rien de neuf et qu'il accuse la stagnation actuelle du cinéma américain. Mais ces réserves de principe faites, il faut en toute justice écrire que cette comédie est extrêmement au point, qu'elle ne contient pas les grossières fautes de tact et de goût qui souillent les produc-



Le grand acteur « Eric von Stroheim » interprète avec sa force habituelle, le principal rôle de « L'Alibi », film mis en scène par Pierre Chenal.

CINÉMA

tions commerciales françaises de la même espèce et qu'elle est menée avec un entrain étourdissant. On ne cesse guère de rire aux éclats tant que se déroule ce divertissement de très bonne qualité, sorte de chef-d'œuvre d'un certain genre.

La mise en scène, de M. Léo Mac Carey, est excellente et le scénario de Ruskin est meilleur encore sans valoir celui de l'*Extravagant Mr. Deed*, dû au même auteur. (Film américain.)

ALIBI

Certains metteurs en scène, malgré leur talent, sont en retard sur leur époque. Pierre Chenal semble en être resté au temps de cet expressionnisme allemand qui atteignit son apogée il y a quinze ans, à l'époque de l'inflation. La meilleure œuvre de Chenal, *Crime et Châtiment*, devait beaucoup au film que jadis avait réalisé Robert Wiene en partant du même roman de Dostoïewski. *L'Homme de nulle part*, réalisé en Italie, relevait de la même esthétique. Et la dernière œuvre de Chenal, *Alibi*, est aussi un film expressionniste, parce que la prédominance y est donnée au décor, au costume, au maquillage, à l'angle de prise de vue, à une intrigue romantique artificielle et embrouillée à plaisir, sur l'étude de l'homme, de la société, des caractères. *Alibi* est pourtant dans un genre déjà dépassé une réussite. Le dialogue de Marcel Achard est bon (sans valoir *Jean de la Lune* ou *Gribouille*). Jouvot a peut-être trouvé, en incarnant un inspecteur de police, son meilleur rôle de l'écran. Jany Holt, que je n'aime pas, est meilleure qu'elle ne le fut jamais. Albert Préjean nous rappelle qu'il est, tout compte fait, un bon acteur. Stroheim est enfin ce grand Stroheim que nous admirons depuis quinze ans. Mais, en ce qui concerne ce dernier, il faut regretter que la mise en scène ait inutilement chargé le costume et les accessoires du grand acteur autrichien, jusqu'à caricaturer son personnage; il aurait fallu là aussi laisser plus de place à l'homme, en donner moins aux artifices de mise en scène. (Film français.)

ALOHA, LE CHANT DES ILES

Un faux Tarzan, un faux roman, de fausses îles du Pacifique, de faux acteurs, un dialogue faux et tant de faux accumulés ne réussissent pas à donner l'impression d'un film, même faux. Pourquoi se donner la peine de faire de telles choses ? C'est perdre son temps et celui du public. (Film français.)

SŒURS D'ARMES

On m'a dit que, l'autre soir, à la radio, M. Léon Poirier s'indignait qu'on le désignât comme l'Henry Bordeaux du cinéma. M. Poirier est pourtant cela, et rien d'autre. Comme l'antique académicien cher aux familles bien pensantes, c'est un artisan consciencieux, correct, pompier et parfaitement ennuyeux. Dans *Sœurs d'armes*, un solennel monsieur dont la barbe était rare et dont le nom est resté inconnu de nous, vint affirmer pompeusement que, grâce à la guerre et à l'espionnage, étaient jadis tombées les prétendues barrières de classe et qu'il fallait déplorer que cette maudite paix les ait fait renaître.

Le film de M. Poirier montre pourtant que jamais les barrières de classes n'ont jamais été plus hautes et mieux en place, que durant cette guerre chère au cœur des barbus. La grande dame Louise de Bettignies est détestée des bourgeois qu'elle emploie dans ses services, et elle traite comme une femme de chambre la fille d'ouvriers qu'elle a pris à ses gages, pour un travail un peu spécial. Un film d'espionnage de plus. (Film français.)

ON LUI DONNA UN FUSIL

Le titre de ce film est un des vers de la très belle chanson qui était au centre de l'excellent *Chercheuse d'or*. Cette chanson, que beaucoup d'entre vous n'ont pas oubliée, s'appelait *Qu'avez-vous fait de mon amant*. Un bonisseur de cirque et un gratte-papier sont partis pour la guerre. Le gratte-papier, un garçon timide, change d'esprit quand on lui a donné un fusil. Il massacre les servants

d'une mitrailleuse ennemie, n'épargne pas ceux qui voulaient se rendre. Après la démobilisation le bureaucrate, maintenant décoré et qui a pris le goût du métier, continue à se servir de son fusil, mais pour le compte de gangsters. Son copain, qui lui avait sacrifié la blonde infirmière qu'il aimait, veut le ramener au bien. Mais en vain. Evadé de prison, traqué par les flics, le gangster est à la fin abattu par ces fusils qui ont fait de lui ce qu'il est maintenant.

C'est Van Dycke, ou plutôt Van Dycke II, le metteur en scène (ou son double) d'*Ombres blanches*, d'*Au seuil de la vie*, de *L'Introuvable*, qui a mis en scène ce film où Franchot Tone joue le rôle du bureaucrate, Spencer Tracy celui de l'homme des cirques. Il y a dans cette œuvre une très nette influence des œuvres de Fritz Lang, et, malgré les coupures supposées de la censure française, le ton général reste celui de « l'objection de conscience ». Il faut regretter que Van Dycke II soit passé à côté de son vrai sujet, qui était le retour du combattant, son déclassement une fois la guerre finie, son entraînement dans un gang (ou sous d'autres cieus, dans une organisation fasciste). Une bêtise intrigue sentimentale encombre une bonne partie du film, qui a un peu trop le tort de rejeter toute la faute sur les fusils, en tant que machines, plutôt que sur les hommes et la société. Une même philosophie rend les machines responsables de la famine. Mais, par exemple, les fusils sont-ils vraiment les seuls responsables de la guerre d'Espagne, et n'a-t-il pas été nécessaire alors d'opposer à ces fusils dont les rebelles commandaient le feu, autre chose que des poitrines nues... (Film américain.)

LA VIE FACILE

Un riche manteau de fourrure tombe sur la tête d'une dactylo qui est prise, grâce au manteau porté la maîtresse d'un milliardaire et provoque autour d'elle, malgré elle, mille catastrophes. Le scénario était une ingénieuse transposition des contes de fée, une sorte de fable renouvelée de « l'Apprenti sorcier » et aurait pu montrer, sous la forme d'un apologue fantaisiste, comment la puissance financière est la baguette magique du monde capitaliste moderne. Mais la mise en scène consciencieuse et habile ne s'élève jamais au-dessus du médiocre, malgré le talent et le charme de la vedette féminine, Jean Arthur. Le meilleur des « Gags », celui du bar automatique détraqué, est traité avec une faiblesse regrettable. Sans parler d'un Chaplin, il faut regretter qu'un tel scénario n'ait pas été mis en scène par un Capra (*Film américain*).

G. S.

NOUS AVONS AIMÉ :

UN PEU

CAPITAINES COURAGEUX (pour vos garçons); DROLE DE DRAME (discutable); L'AFFAIRE DU COURRIER DE LYON (historique); L'ENTREPRENANT M. PETROFF (dansant); VOGUES 1938 (Le triomphe de la couleur); GRIBOUILLE (émouvant); J'AI LE DROIT DE VIVRE (Fritz Lang); SOUS LES PONTS DE NEW-YORK (doublage de Winterset); ON LUI DONNA UN FUSIL (confus); LA VIE FACILE, TROIS JEUNES FILLES A LA PAGE (vaudevilles américains).

BEAUCOUP

DEANNA ET SES BOYS (fraicheur et musique); CETTE SACRÉE VÉRITÉ (rigolo); ALIBI (retardataire); UN CARNET DE BAL (vedettes); PEPE LE MOKO (bien fait); REGAIN (considérable); LE ROMAN DE MARGUERITE GAUTIER (classique); LE GENERAL EST MORT A L'AUBE (drame chinois); LE GION NOIRE (antifasciste).

PASSIONNEMENT

LES BAS FONDS (prix Dellac); MONNAIE DE SINGE, UN JOUR AUX COURSES (les frères Marx); LES TEMPS MODERNES (Charlot); LA GRANDE ILLUSION (Renoir).

PAS DU TOUT

BULDOG DRUMMOND S'ÉVADE, DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT, LA FESSEE, FEU, TROIKA, UN DE LA LEGION, LES DEGOURDIS DE LA 11^e, MARTHE RICHARD, ALOHA, CHEVALIER SANS ARMURE.

Ne manquez pas, vendredi 7 janvier, à 21 heures, salle F.I.F., 33, Champs-Élysées, SYMPHONIE NUPCIALE, le chef-d'œuvre de Stroheim, présenté par le Cercle du Cinéma.

LA FEMME

== CONSEILS PRATIQUES ==

Vous pouvez faire la garniture de votre chandail en franges d'une autre couleur, en laine ou en soie.

Pour accompagner votre tailleur classique, faites-vous un chapeau et une écharpe au crochet, complètement fantaisie.

Très nouveau : un pull-over garni d'un col en peau, les boutons seront assortis.

Pour adoucir vos mains après les travaux que vous aurez pu faire chez vous, employez une solution que vous pouvez fabriquer vous-même :

Farine d'amandes 40 gr.
Huile d'amandes douces 20 gr.
Lanoline 15 gr.
Miel 40 gr.
et un jaune d'œuf frais.

Faire fondre le miel au bain-marie, puis le pétrir avec la farine et le jaune d'œuf, ajouter l'huile et la lanoline en dernier.

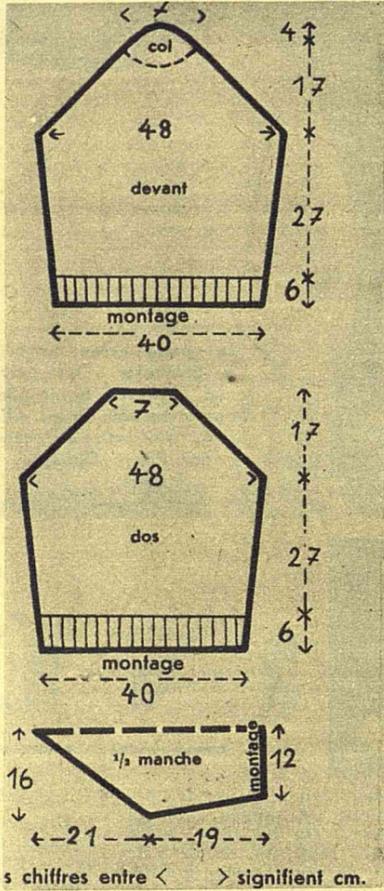
Pour les yeux fatigués : employez l'infusion de mélilot à raison de 5 grammes par un demi litre d'eau, elle éclaircit la vue, calme les rougeurs et le gonflement des paupières.

Pour faire votre rouge à lèvres vous-même : faites fondre à feu doux 100 grammes de cire blanche d'abeilles avec 120 grammes de vaseline blanche, et colorez avec 1 gramme de carmin.

Poudre à polir les ongles : bioxyde d'étain pulvérisé et lavé 25 grammes, carmin pulvérisé, 0 gr. 5.



Robe de lamé vert bouteille, tricot à côtes en diagonale (voir le pull-over à côté).



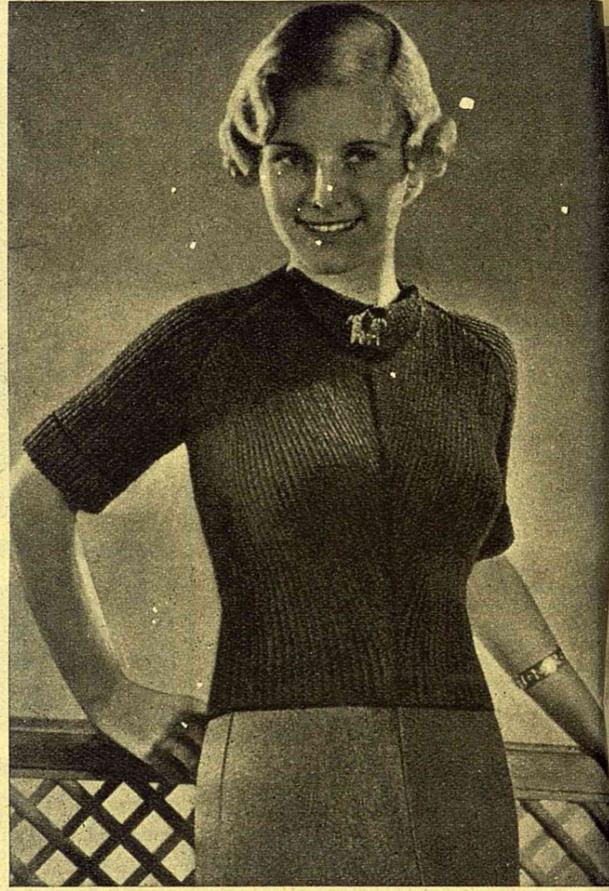
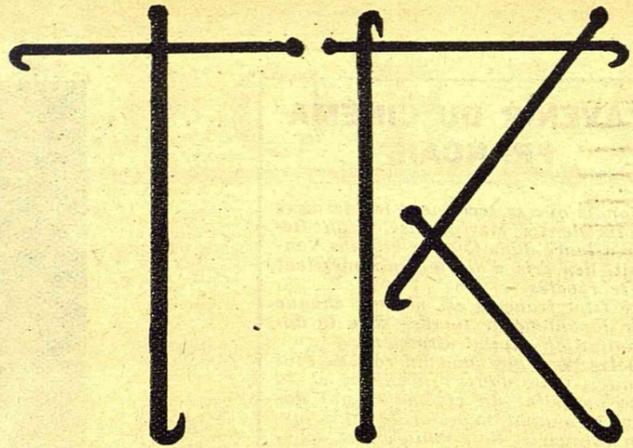
Les chiffres entre < > signifient cm.

Tour de poitrine 96 cm.
Longueur 50 cm.
Ce patron convient à un tour de poitrine de 96 à 100 cm. ou à une taille 44.

FOURNITURES NECESSAIRES :
350 gr. de laine « La Fileuse », qualité Mimosa, rouge-brun. 2 aiguilles à tricoter N° 2 1/2, une broche fantaisie.

POINTS EMPLOYES : tricot.

1. Bas du Pull-over et des manches, 1 m. endroit, 1 m. envers.
2. Autres parties du patron, 2 m. endroit, 1 m. envers, mais en tordant la maille endroit du côté endroit du travail.



Pull-over pour dame

MARCHE DU TRAVAIL :

Les 4 parties du pull-over sont travaillées d'après les indications du patron. Monter 109 mailles pour chaque côté, dos et devant et tricoter 6 cm. de côtes simples 1 m. endr., 1 m. env. Puis ensuite au point de dessin tordu. Ici, à droite et à gauche de la maille endroit du milieu on augmente 1 maille environ à chaque 3° et 4° aiguille, continuer ainsi jusqu'en haut. Pour les diminutions de l'emmanchure raglan, ne pas diminuer de chaque côté 1 m. comme au côté dos, mais chaque fois 2 m. sous les bras. Le col est tricoté au devant comme indiqué sur le patron, ne pas serrer en rabattant les mailles. La manche se commence avec 68 mailles de montage, d'abord 3 cm. de côtes simples, 1 m. endr., 1 m. env., puis selon le patron au point de dessin à m. endroit tordues, jusqu'à la fin. Pour terminer, retourner le bord de la manche et le col devant en le fixant au moyen d'une broche.

TRICOTONS

Il fut un temps où le tricot était un passe-temps, on tricotaient comme on faisait d'autres ouvrages, en même temps que les napperons et les coussins, on faisait des chaussettes, des gants, et quelquefois des chandails.

Maintenant, le tricot est devenu un art, une industrie même. Pour n'importe quel pull-over, vous avez la facilité d'exécuter des points savants, soit fins comme de la dentelle, soit épais comme du tweed. Vous pouvez facilement exécuter vous-même quelque chose de parfait.

Le tricot est de plus en plus à la mode. Un ensemble charmant est une blouse tricotée, assortie à votre petit chapeau et à vos gants. Vous pouvez

porter une robe entièrement tricotée à la main : en laine pour le jour, en soie pour le soir, en fil pour l'été.

Les maisons de couture nous ont prouvé que le tricot était un art, puisqu'il existe des collections entières de modèles tricotées. *Anny Blatt* et *Kostio de War* nous font oublier les mains agiles qui se donnent tant de mal et en regardant le tricot nous avons l'illusion de véritables lainages tissés. Les robes du soir sont en lacet d'or et d'argent et en chenille de velours, travaillées exactement comme si elles étaient en étoffe, elles sont même souvent brodées.

Et vous pouvez vous faire vous-même ce genre de toilette..., armez-vous simplement de patience.

Rouge-Gorge.

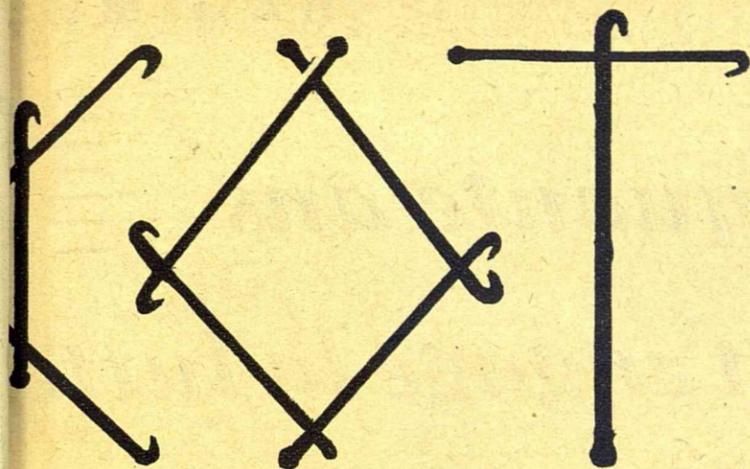
CUISINE

CONFITURE DE COURGES (recette tunisienne)

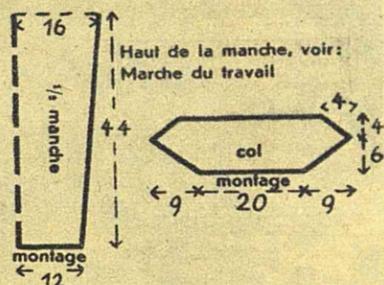
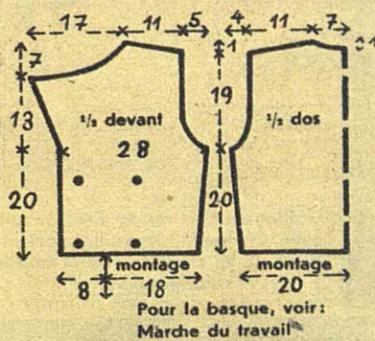
Poids égal de fruits épluchés et de sucre. Débarrassez les courges de leur écorce, graines et filaments, coupez-les en morceaux et mettez-les dans la bassine avec le sucre et un peu de fleurs d'oranger. Faire cuire jusqu'à ce que la confiture soit dure. Avant la fin de la cuisson, ajoutez des pistaches émondées et coupées en quatre.

CONFITURE DE POTIRON ET CITRON

Pour 1 kg. de potiron épluché, 1 kg. de sucre et un citron. Faire cuire le potiron à l'eau, l'égoutter, le remettre sur le feu en y ajoutant le sucre et le citron coupé en lames très fines, écorce comprise. Faire cuire deux heures et demie environ.



Gilet tricoté
bleu roi.



Les chiffres entre < > signifient cm.

MESURES DU MODELE :

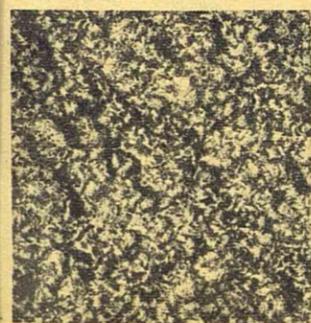
Tour de poitrine 84 cm.
Longueur 51 cm.
Ce patron convient à un tour de poitrine de 84 à 90 cm.

FOURNITURES NECESSAIRES :

385 gr. de laine « La Fileuse », qualité Figro, marine-mêlée. Du coton perlé rouge pour recouvrir les boutons et border le col au crochet. 2 aiguilles à tricoter N° 3 1/2. 4 boutons demi-ronds. Environ 30 cm. de toile de coton à carreaux rouges et blancs pour le col et les manchettes.

POINTS EMPLOYES :

1. Les coins de la basque sont au point de jersey, à l'endr. du côté endroit, à l'envers du côté envers.
2. Taille : 6 aig. 1 m. envers, 1 m. endroit.
3. Toutes les autres parties du patron sont au point suivant: tricoter 2 aig. 1 m. envers, 1 m. endr., intervertir les points après 2 aig.



Jaquette pour dame

MARCHE DU TRAVAIL :

Travailler d'après le patron et monter pour le dos 117 m. qui seront réparties comme suit : 6, 13, 13, 11, 13, 13, 6 m. au point indiqué N° 3, séparées chaque fois par 7 m. au point de jersey. Les coins larges de 7 m. seront diminués d'une maille à la 9°, 15°, 21°, 27°, 31° et 35° aiguille, alternativement à gauche et à droite. Les 81 m. qui restent seront tricotées sur une hauteur de 6 rangs, 1 m. endr., 1 m. env. (pour la taille), puis suit le point de fond (voir le N° 3) avec lequel on terminera le dos d'après le patron. Sur le modèle on a augmenté 9 m. de chaque côté jusqu'à l'encolure. Pour une moitié devant monter 60 m. et les répartir comme suit : 7 m. de dessin, puis alterner 7 m. de jersey et 13 m. de dessin et terminer vers le milieu avec 6 m. de dessin. Travailler exactement comme pour le dos. Après la taille, monter pour le milieu 19 m. en plus et continuer au point de dessin. Sur le côté de droite du devant faire la première paire de boutonnieres au 14° rang de dessin : à 4 m. de la lisière, largeur de la boutonniere 6 m., à 18 m. de distance l'une de l'autre, la 2° paire au-dessus après 12 cm. Après encore 8 aig. commence le biais du revers par augmentation d'une m. à chaque 8° aig. Après la 11° augmentation rabattre le revers en 7 fois d'après le patron. Travailler la manche avec 54 m. de montage, entièrement au point de dessin en élargissant de 24 m. jusqu'à l'arrondissement du haut. A partir d'ici, augmenter toujours 1 m. du côté endroit du travail, à gauche et à droite de la m. du milieu en diminuant comme d'habitude pour arrondir (voir les autres patrons de l'album!). Les mailles augmentées seront prises sur un fil et réparties autour de la couture de l'épaule. Commencer le col avec 40 m., augmenter de chaque côté 1 et 2 m. alternativement jusqu'à 78 m. et diminuer ensuite aussi de chaque côté 1 m. jusqu'à 60 m., puis rabattre et assembler les parties. Couper un col et des manchettes dans de la toile à carreaux, crocheter le long des coutures avec du coton rouge, ainsi que les boutons et coudre.

Blouse en tricot de fil
rose (Studio Darvigne)

LE PAPE
A COMDAMNÉ
L'HITLÉRISME

Il y a cinquante ans

BISMARCK avait engagé la lutte

CONTRE L'ÉGLISE

L'HISTOIRE, dit-on communément, est un perpétuel recommencement : ce qui s'est produit dans le passé, se reproduit aujourd'hui et se reproduira demain.

Ce n'est pas tout à fait exact. Les peuples, dans leur lente ascension vers le progrès et la liberté, s'instruisent, se forment... Ce qui s'est produit autrefois, se reproduit différemment aujourd'hui. Instruits par les leçons du passé, les peuples sont plus clairvoyants, savent mieux lutter contre leurs oppresseurs. La lutte qu'Hitler soutient actuellement contre l'Eglise et les associations catholiques d'Allemagne, permet de constater ce lent éveil de la conscience humaine.

Il y a un demi-siècle, en 1887, se termina en effet une bataille presque semblable à celle qu'a engagée le Führer : le « Kulturkampf » ou « combat pour la civilisation ».

Bismarck, le « chancelier de fer », après avoir écrasé la France en 1870 et cimenté de sang l'union de tous les Etats de l'Allemagne, avait, en 1871, résolu de domestiquer l'Eglise catholique : d'en faire un docile instrument de sa volonté pour asservir les divers peuples d'Allemagne. Ajoutons, pour être justes, que l'Eglise catholique allemande ne se contentait pas de remplir son rôle évangélique : les évêques réclamaient une intervention énergique du gouvernement pour rétablir le pouvoir temporel du pape (en un mot, pour rendre à Pie XI la ville de Rome), ce qui eût inévitablement amené une guerre avec l'Italie. En outre, en bien des villes ou villages, le clergé catholique était maître de l'état-civil et avait droit d'inspection sur toutes les écoles primaires.

Mais la cause profonde du conflit, qui allait s'engager, était une cause sociale.

L'industrie allemande se développant sans cesse, des millions d'hommes avaient été réduits à la condition de prolétaires. Ils menaient, à vrai dire, une existence misérable : nombre d'entre eux ne gagnaient-ils pas neuf francs par semaine, et cela pour douze heures de travail par jour ? Ajoutons, en outre, qu'ils ne jouissaient même pas du repos du dimanche. Un pareil asservissement de l'être humain indignait, non seulement les socialistes, mais encore bien des prêtres et des évêques. Et un jour, avec véhémence, Monseigneur Ketteler, évêque de Mayence, avait déclaré :

— Les responsables dans l'existence de la question sociale, ce ne sont pas les pauvres travailleurs, c'est le parti du capital, un parti étranger à l'humanité !

Des paroles, le clergé catholique allemand était passé aux actes : il avait groupé de nombreux ouvriers dans des « associations chrétiennes sociales », puis réclamaient pour eux la diminution de la journée de travail, des augmentations de salaires, des inspecteurs du travail, etc., etc.

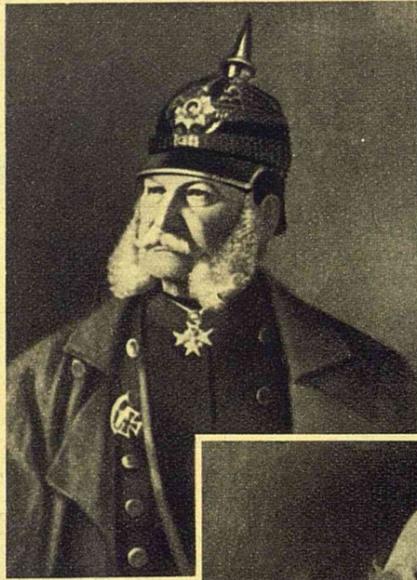
Esprit conservateur, Bismarck était obstinément opposé à une véritable émancipation du peuple. Redoutant déjà les socialistes, il crut que l'Eglise catholique allait en quelque sorte devenir l'utile auxiliaire de ceux-ci. D'où, son désir de la domestiquer au plus tôt.

En quelques années, et notamment par les fameuses *Maigesetze* (« lois de mai »), il établit tout un ensemble de mesures qui devait placer l'Eglise sous sa domination. Désormais tous les séminaires seraient sous la surveillance du gouvernement ; les futurs prêtres devaient suivre, durant trois ans, des cours dans les Universités et subir un examen scientifique ; aucune nomination de prêtres par les évêques ne pourrait plus être faite sans l'approbation d'un certain fonctionnaire, le président civil de la province ; aucune congrégation ne pourrait plus enseigner ; toutes les associations catholiques seraient dissoutes, etc., etc.

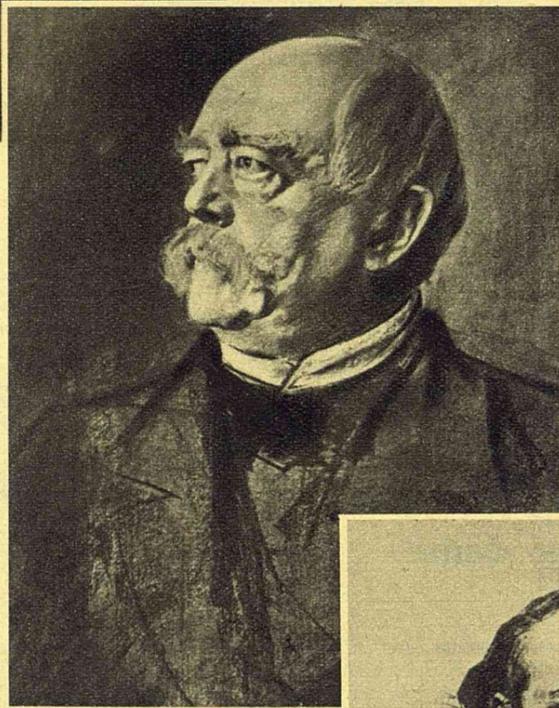
Presque tout le clergé et les fidèles de l'Eglise catholique allemande refusèrent de se soumettre à Bismarck. Alors, commença véritablement le « Kulturkampf » : une guerre sourde, incessante, entre les pouvoirs publics et les catholiques.

Des centaines de prêtres et d'évêques furent jetés en prison ou exilés. L'état confisqua les revenus de nombre d'ecclésiastiques et destitua les religieux qui refusaient d'approuver les lois de mai. Enfin, sur toute l'étendue de l'empire, il traqua les prêtres non soumis au gouvernement.

Bientôt, nombre de presbytères furent vides. Mais les catholiques ne se découragèrent pas pour cela : en se-

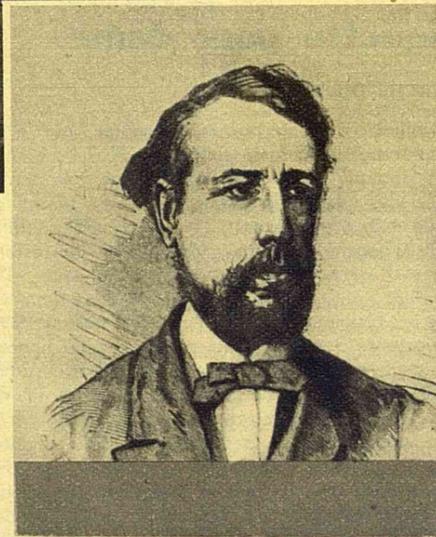


Guillaume I^{er}, roi de Prusse, qui, avec Bismarck, travailla patiemment à la création de l'Empire germanique.



Bismarck, « le chancelier de fer », qui, après la guerre, contre la France, en 1870, essaya de domestiquer l'Eglise catholique. Il entreprit contre elle une guerre sourde connue sous le nom de Kulturkampf, mais dans laquelle il fut vaincu.

Wilhelm Liebknecht, un des chefs du parti socialiste, dont Bismarck redoutait l'union avec les catholiques.



cret, des prêtres officiaient dans les villes et les campagnes. Certains d'entre eux se rendirent même célèbres par l'audace et l'ingéniosité avec lesquelles ils bravaient les gendarmes.

Schmitz, vicaire d'Andernach, fut un de ceux-là.

Depuis longtemps, la police était à ses trousses, mais elle ne pouvait jamais le prendre sur le fait : disant la messe, mariant des jeunes gens, etc... Parfois, les gendarmes voyaient passer un prêtre lui ressemblant. Ils le prenaient aussitôt en filature, mais ne pouvaient faire aucun constat : ce prêtre était un faux-prêtre, un complice de Schmitz, ayant seulement pour but d'attirer l'attention des policiers. Pendant ce temps, le vicaire déguisé en garçon boucher, allait tranquillement visiter ses ouailles !

Cette résistance, appuyée au Reichstag par un groupe discipliné de 100 députés catholiques — le « Centre » — exaspérait Bismarck.

Allait-il céder ?

Rien ne permettait de le prévoir.

Au début du conflit, et aux applaudissements enthousiastes de ses partisans, le « chancelier de fer » avait en effet lancé ces paroles :

— Soyez sans crainte, Messieurs, nous n'allons à Canossa (1) ni de cœur, ni d'esprit !

Par une souscription « quasi nationale », ses fidèles avaient alors fait élever une colonne de granit, sur laquelle on avait gravé ces paroles. Mais, comme le nota avec ironie Welschinger dans son étude sur Bismarck, « la colonne existe encore, le granit n'a pas bougé, l'inscription est restée et cependant Bismarck a été à Canossa » !

La défaite du chancelier avait de multiples causes. En premier lieu, l'Empereur Guillaume I^{er} avait décidé des persécutions contre le clergé catholique : certains prêtres, comme le doyen Leineweber, n'avaient-ils pas été condamnés douze fois à la prison ? A Sarrebrück, le chapelain Isbert n'était-il pas mort des privations endurées dans son cachot ?

En second lieu, l'opposition du « Centre » au Reichstag gênait l'action politique de Bismarck. Enfin, surtout, le « chancelier de fer » ne voyait pas sans inquiétude grandir le parti socialiste. Alors qu'en 1871 celui-ci n'avait obtenu que 102.000 voix, en 1877 il recueillit 480.000 et il allait bientôt en obtenir plus d'un demi-million ! Pour combattre le socialisme, Bismarck pensa que le parti catholique — le « Centre » — lui serait grandement utile : moyennant la suppression des lois de mai et quelques mesures en faveur des ouvriers — telles que des caisses d'assurance contre les accidents du travail et la maladie — il espérait désarmer l'église et les « socialistes chrétiens », puis s'en faire des alliés.

Ce calcul s'avéra juste.

Les « socialistes chrétiens », sincères amis du peuple, malgré leur nom révolutionnaire, étaient d'assez timides réformateurs. En outre, Bismarck était un habile politique... En abrogeant les lois de mai, en agitant l'épouvantail de la révolution sociale, enfin en faisant voter quelques lois, en faveur des ouvriers, il empêcha ce qui eut traversé sa politique et permis d'améliorer de façon profonde le sort du peuple : l'alliance des catholiques et des socialistes.

En 1887, une des dernières dispositions prises par Bismarck contre les catholiques fut abrogée : les congrégations chassées d'Allemagne purent rentrer. Mais, à la même époque, sévèrent de terribles « lois d'exception » contre les socialistes.

Cinquante ans ont passé...

Les catholiques sont de nouveau persécutés en Allemagne. Mais la leçon du passé n'a pas été inutile. Les catholiques allemands ont compris quel marché de dupes ils avaient passé autrefois : soutenir c'est vouloir être opprimé soi-même. C'est pourquoi aujourd'hui, dans maintes villes du Reich, catholiques, communistes, socialistes et républicains, loin de s'entre-déchirer, luttent côte à côte pour la liberté.

Louis SAUREL.

(1) Ville d'Italie où l'empereur d'Allemagne, Henri IV, s'était humilié devant le pape Grégoire VII.

Nous publierons, la semaine prochaine, une intéressante étude sur la personnalité de Ludendorff et commencerons bientôt la publication d'un audacieux reportage sur « La guerre des ondes » en Allemagne hitlérienne.

Scène de la rue, dans un quartier ouvrier, à Gênes.



Situation critique du FASCISME ITALIEN

ROME a abandonné la S. D. N.; certes, jamais l'Italie mussolinienne n'approuva les méthodes de Genève et depuis 1932, année où fut décidée l'expédition d'Ethiopie, la rupture était inévitable. L'autre jour, parlant la nuit aux fascistes assemblés devant le Palais de Venise et parmi lesquels nombreux étaient des partisans du régime et les policiers, usant de sa rhétorique habituelle, le Duce a annoncé cette rupture, avec un sens de la mise en scène, un goût du théâtral que nous ne pouvons nier.

Quelles sont les causes profondes de cette décision ? A en croire beaucoup de journalistes, il ne s'agirait que d'une « contumace » bien romaine dans le domaine de la politique extérieure : L'Angleterre est lente à décider et les pourparlers d'espère ardemment Mussolini ne s'annoncent pas vite, cependant que le voyage de Lord Halifax à Berlin lui fait craindre un rapprochement anglo-allemand. Quant à la France, dont la diplomatie manque de hardiesse, d'indépendance, il faut l'intimider; en effet, un coup de poing vigoureusement asséné sur une table et tout ce que le Quai d'Orsay, tout ce que les ambassades comptent de réactionnaires, de lavalistes convaincus et d'admirateurs du fascisme qui ne s'ignorent pas, agiront, intrigueront et une fois de plus, comme toujours, gagneront la partie, malgré le Front Populaire.

Mais il y a autre chose: quitter la S. D. N. c'est aussi pour Rome s'aligner sur les « camarades de Berlin et de Tokio »; c'est se lier plus solidement à la politique impérialiste des autres puissances signataires du pacte anti-Komintern. La lutte pour un nouveau partage du monde est commencée, ce que beaucoup ne veulent pas comprendre.

L'Italie espère que son geste aura sur la Yougoslavie, la Pologne, la Hongrie, l'Autriche, la Roumanie, une influence décisive; elle espère que ces puissances abandonneront aussi la S. D. N., que peut-être la Suisse laissera de son territoire l'organisme international; ainsi la balance pencherait du côté des Etats non-sociétés. En d'autres termes, il n'y aurait plus alors en Europe d'autre politique possible que celle des blocs; or, Mussolini déclarait en 1934 à un journaliste américain que si une telle politique était suivie, « Sa Majesté le Canon serait invité à parler ». L'autre samedi, le Duce, avec grand dessein, nous rappelait que l'Italie possède « les arêtes du ciel et de la mer, celles de la terre ». Une campagne d'amé- de violence et de calomnie a été déclenchée contre la S. D. N. « ce temple branlant où l'on ne travaille pas pour la paix, mais où l'on prépare la guerre ».

Partout, on raconte que le gouvernement français soutient les républicains espagnols, que la France veut la guerre, mais qu'heureusement Doriot, La Rocque et Maurras sont suivis par des millions d'hommes qui, le cas échéant, sauront agir. Bref, toute une atmosphère morale est créée, favorable à une politique d'aventures.

Pourquoi ? Mussolini veut faire retomber sur l'Angleterre, sur la France, sur la S. D. N. la responsabilité des difficultés inextricables auxquelles a mené sa politique.

La situation financière du pays est désastreuse. La guerre d'Ethiopie qui a exigé le transport, l'équipement, le ravitaillement en vivres, en munitions de 400.000 soldats, a coûté au moins, rien qu'en 1935 et 36, 12 milliards de lires, c'est-à-dire une somme à peu près égale à la circulation monétaire de l'Italie. Actuellement, la construction de routes stratégiques, d'aérodromes, de casernes est activement poussée en Ethiopie et pour l'équipement de l'« Empire » un plan sexennal a été établi, qui prévoit une dépense de 21 milliards de lires; où les aura-t-on ? Rome n'a encore rien reçu d'Addis-Abéba, ni or, ni matières premières, et elle restera de longues années encore sans tirer aucun profit de sa conquête.

La guerre d'Espagne coûte également très cher. Tout le monde sait que le Duce a envoyé des avions, des canons, du matériel militaire de toute espèce dans la péninsule, sans parler de quelque cent mille « volontaires », mais ce qu'on ignore, c'est que « l'Italie a acheté des millions de boisseaux de blé pour ravitailler Franco. On peut admettre sans exagération aucune que la dépense mensuelle en Espagne est au moins d'un milliard

de lires et jusqu'ici le profit a été plutôt médiocre; l'Italie a tiré les marrons du feu pour Berlin qui a mis la main sur les pyrites de fer et de cuivre et n'en laisse à son alliée qu'une petite partie.

Mussolini a déclaré que le rameau d'olivier de la paix s'élevait au-dessus d'une forêt de 8 millions de baionnettes. Certes, la population italienne est militarisée, mais les baionnettes coûtent cher et plus encore, les tanks, les avions, l'artillerie.

La caisse est vide, désespérément vide. Le 31 décembre 1933, les réserves en or, en devises se montaient à 7.397 millions de lires; le 31 décembre 1935 à 3.394; le 28 février 1937 à 4.012; mais, ne nous trompons pas, il n'y a pas eu hausse des réserves de janvier 1936 à février 1937, il y a eu baisse de la valeur de la monnaie, il y a eu dévaluation de 41 %; les réserves ont donc fondu, aujourd'hui, elles atteignent au maximum 2.500 millions de lires au taux ancien et encore ce chiffre semble-t-il trop fort. De plus, la statistique est singulièrement silencieuse sur les devises et les valeurs étrangères qui furent réquisitionnées dans le pays sur celles que l'action des fascistes et des consulats permit d'extorquer aux Italiens, résidant à l'étranger.

Le budget ordinaire est en déficit; quant aux budgets extraordinaires (Ethiopie, Espagne, armements), le montant n'en est point publié, mais il s'ajoute au déficit normal. Depuis le 17 février 1935, un contrôle rigoureux a été établi sur les changes et le commerce extérieur. En 1936, un impôt extraordinaire égal à 5 % de leur valeur a frappé tous les immeubles et a contribué à ruiner les paysans, les artisans, les petits industriels. Un impôt de 10 % a frappé le capital-actions des sociétés, mais il s'agit, surtout en ce qui concerne les grosses sociétés, d'une simple mesure démagogique, l'impôt spécial qui frappait les dividendes dont le taux était supérieur à 6 % a été perçu seulement sur ceux dont le taux dépassait 8 % et une certaine liberté a été accordée pour la distribution des réserves.

Toutes ces mesures n'ont pas rempli le Trésor: c'est pourquoi le Comte Volpi, l'homme de la Banca Commerciale, la plus importante banque d'Italie, liée à des compagnies de navigation, à des sociétés d'industries chimiques, d'électricité, de métallurgie, le Président de la Confédération Fasciste des Industriels, un des promoteurs de la politique agressive en Abyssinie, en Espagne et dans le bassin méditerranéen, a été envoyé à Londres pour conclure un emprunt. Mais il a subi un échec, et Berlin en a profité pour accepter le paiement en nature d'achats italiens et pour mettre son contrôle sur certaines industries de la péninsule.

La balance du commerce extérieur, est passive. La récolte de blé a été très mauvaise en 1936, ce qui a entraîné l'achat à l'étranger de 2.500.000 tonnes de blé, qui ont d'ailleurs servi, en grande partie, à la constitution de stocks de guerre; la récolte de 1937 a été également très médiocre. Sur les marchés extérieurs, l'Italie qui souffre beaucoup de la hausse des matières premières, se heurte surtout à la concurrence du Japon et de l'Allemagne, ses alliés. L'Italie, malgré les prétentions fascistes et les effets de rhétorique, ne peut se suffire à elle-même; l'autarchie n'y est qu'un rêve. Elle doit importer 100 % du caoutchouc, du nickel, de l'étain, 98 % du coton, du cuivre, des huiles minérales, 90 % du charbon, 80 % de la laine, 60 % du fer, de la fonte et de l'acier, etc; qu'elle consomme; de plus en plus, on exige d'elle un paiement au comptant en or et en devises étrangères.

Aussi, le gouvernement prend-il des mesures pour restreindre les importations. En partant du lait, on fabrique de la laine artificielle... mais elle revient à 300 francs le kilo. On impose lourdement certaines marchandises importées: viande frigorifiée, essence, qui vaut 6 francs le litre, sucre qui vaut 14 francs le kilo, café qui vaut 30 francs la livre. Défense a été édictée de construire des maisons en ciment armé; les vieux bateaux sont démolis; l'industrie des conserves manque de fer-blanc et cet été, les touristes ont pu voir que les fameuses grilles de la villa Borghèse à Rome avaient été enlevées, comme à Venise les plaques de plomb du Pont des Soupçons. Dans les moindres hameaux ont été apposées des affiches ordonnant le collectage des vieux objets métalliques.

Le coût de la vie augmente, beaucoup plus vite qu'en France: plus de 100 % de hausse sur les matières grasses, plus de 65 % sur les tissus et le linge, en un an.

Et les salaires — très bas — (12 à 15 lires pour les hommes, 7 à 10 lires pour les femmes) n'ont été augmentés que de 10 %; un million d'ouvriers chôment. La sous-alimentation règne; la viande est rare, et même l'huile d'olive et le poisson.

A la campagne, la situation est tout aussi misérable. Dans l'Italie du Sud, la grande propriété de type féodal continue à dominer; on paie en nature les ouvriers agricoles, on les lie à la terre comme l'étaient les serfs; la journée de travail est démesurément longue; 5 millions au moins de journaliers, de bergers, d'ouvriers agricoles ne possèdent pas de terre, sans parler des métayers, des fermiers dont la situation n'est guère meilleure. La famine règne, même dans les provinces au sol riche et Rossoni, le ministre de l'Agriculture, qui a voulu apporter dans l'Italie du Sud « l'apaisement et la discipline » s'est vu accueillir, dans les réunions, par des huées et des bordées de coups de sifflet.

Le peuple est assujéti au parti fasciste, le parti à ses chefs, la nation au capital financier: presse, cinéma, sport, dressage patriotique et militaire de la jeunesse, harangues, défilés et parades jouent leur rôle, mais le mécontentement monte, à mesure que la situation économique empire et que l'avenir devient plus sombre.

Mécontentement dans les campagnes où l'on voit apparaître à nouveau les policiers, les escouades fascistes avec la matraque, le manganello, et qui fouillent, perquisitionnent; des ouvriers agricoles et des paysans pauvres d'Apulie et de Sardaigne ont comparu récemment devant le Tribunal spécial.

Mécontentement dans la classe ouvrière qui lutte pour ses salaires, contre l'intervention en Espagne, et qui craint la guerre; des ouvriers de Bologne, de Milan, de Rome, d'Empoli, etc., ont été lourdement condamnés pour reconstitution du Parti communiste.

Mécontentement chez les intellectuels, des étudiants ou l'opposition libérale et républicaine se réveille.

Mécontentement dans la bourgeoisie, chez les industriels qui travaillent pour l'exportation et qui voient l'appareil corporatif dominé par les magnats des banques, de la chimie, de la métallurgie, des armements, tous profiteurs de la préparation à la guerre, et soutiens de la politique agressive de l'axe Rome-Berlin.

Mécontentement dans les cadres fascistes eux-mêmes qui voient l'autonomie de la politique italienne (1) être remplacée par la soumission à Berlin et qui condamnent la politique de Ciano.

La jeunesse est désillusionnée; elle croyait que la guerre d'Ethiopie adoucirait les difficultés économiques et c'est le contraire qui s'est produit; elle fournit les « Volontaires » pour l'Espagne et souvent ceux-ci se mutinent.

La situation est telle qu'un admirateur de Mussolini, M. Jacques Bardoux, écrivait récemment dans le « Temps » (2-12-37).

« Le Duce demande à son peuple un effort impérial en argent et en hommes, sur 3 terrains différents, qui aurait pu être réduit et qui reste excessif... Les procès pour action antifasciste ont recommencé... Le malaise et la gêne de la population frappent les voyageurs, même s'ils ignorent la situation économique en Abyssinie et les sacrifices consentis en Espagne. »

C'est pour stimuler la foi chancelante des masses que Mussolini vient de rompre avec la S. D. N. Il s'agit moins d'une combinaison diplomatique que d'une provocation de grand style, que d'un essai de dériver sur les démocraties la colère du peuple qui souffre et que de plus grandes souffrances attendent encore demain.

A notre gouvernement de ne point tomber dans le piège, de mener une politique extérieure nette: front unique de tous les Etats partisans de la paix contre le bloc des agresseurs fascistes. A lui aussi de mener une politique intérieure antifasciste, de lutter impitoyablement contre tous les mercenaires à la solde de Hitler et de Mussolini, Cagoullards et autres. Nous paierions très cher demain une politique de faiblesse et de compromis.

H. CHASSAGNE...

(1) Cette autonomie n'était qu'apparente l'Italie louchait entre les grandes puissances et menait une politique de pourboire.



Le roi boit

par Yves GROSCHAR

Tous les boulangers, aujourd'hui, sont lauréats de multiples concours. Leurs vitrines sont, en effet, garnies d'innombrables médailles d'or. Les effigies n'en sont pas très nettes, ni les dessins très visibles. Mais on les reconnaît pourtant du premier coup d'œil. Ce sont les médailles de l'Épiphanie, ce sont les galettes des Rois.

Elles sont toutes chaudes. Elles embaument. Leur parfum emplit la boutique, et il flotte dans l'air une bonne odeur de pâte dorée. Elles sont « garanties au beurre », naturellement. Car il ferait beau voir qu'on nous trompe sur la marchandise. D'ailleurs, nos ménagères ne s'y laisseraient pas prendre. Elles ont l'œil, et le bon.

Les voici dans le magasin :

— C'est combien, celle-ci ? Et celle-là ? C'est du feuilleté ? Heureusement. Pour six... Donnez-m'en une belle.

C'est le prétexte d'une fête de famille. On s'invite entre voisins, entre amis. On choisit plutôt le diner, parce qu'on aura tout le loisir nécessaire pour célébrer, comme elle le mérite, cette réjouissante cérémonie.

Tout le monde est réuni autour de la table. Il y a deux doigts de vin dans

les verres, et beaucoup de joie dans les regards. Au centre, la galette trône dans son plat. C'est l'heure.

On choisit, pour la couper, quelqu'un qui ait le compas dans l'œil. Et malheur à lui s'il met à nu, dans une tranche, la fève fatidique, figurée le plus souvent par une petite poupée de porcelaine !

Le couteau brille dans la pâte croustillante. Chacun scrute la lame et tâche de deviner si elle ne heurte pas l'obstacle qui sera le sceptre du futur roi ou de la reine. Le tirage au sort des tranches provoque à son tour des émotions sans nombre. Selon qu'on sait qu'il plairait ou qu'il ne plairait guère — pour cause de timidité — à tel ou tel convive de devenir l'élu, on désigne pour lui une tranche qui vous paraît pleine de promesses, ou qui, au contraire, se présente sous l'aspect le plus inoffensif.

Lorsque la table compte un ou plusieurs enfants, les personnes adultes et par conséquent sérieuses — c'est du moins ce qu'on dit — peuvent se considérer comme saines et sauvées. La fève ne sera pas pour elles. En trichant un peu, on trouvera toujours le moyen de la glisser dans la tranche réservée à l'ingénu ou à l'ingénue. Et

celui-ci ou celle-ci choisira pour reine, ou pour roi, le convive qu'il ou qu'elle aime le mieux, sans souci des convenances, du protocole ou des lois de la diplomatie : les enfants-rois n'ont pas de métier.

C'est au moment où l'on mord dans les tranches que commencent les jeux de scène qui constituent le clou de la cérémonie. Chacun surveille avec attention les mâchoires du voisin. Au moindre accroc, à la moindre grimace, il triomphe : « Ça y est. C'est lui. Vive le roi ! Vive la reine ! »

Il faut ensuite choisir le compagnon ou la compagne qui partagera avec vous ce trône et ce royaume éphémères. Le choix est délicat. Personnellement, lorsqu'il nous arrive d'être ce jour-là l'homme gagnant désigné par le sport, nous nous en tirons en embrassant toutes les personnes du beau sexe présentes à la réunion.

Et si l'on nous fait grief de cette gourmandise, nous répondons que la cérémonie des Rois et ses rites nous viennent de l'Orient et que, là-bas, les souverains sont polygames.

La coutume nous vient de l'Orient, mais depuis longtemps elle est fran-

çaise. François I^{er} mangeait la galette le 6 janvier, et c'est un de ces jours que s'en étant allé jouer avec quelques seigneurs après le repas qu'il fut gravement blessé d'un coup de tison sur la tête.

Le 6 janvier, Louis XIV jouait à la ser à quelqu'un de son entourage, pendant quelques minutes, le titre roi. Des modes s'en vont, d'autres naissent, mais la tradition de la galette des Rois est vieille comme la France et ne s'est jamais perdue.

Béranger, qui faisait chanson tout — même des bons sujets — chansonnait la galette :

Grâce à la fève, je suis roi.
Nous le voulons, versez à boire.
Ça, mes sujets, couronnez-moi,
Et qu'on porte envie à ma gloire.
A l'espoir du rang le plus beau,
Point de cœur qui ne s'abandonne.
Nul n'est content de son chapeau.
Chacun voudrait une couronne.

La galette a toujours été à l'honneur un jour par an, au moins. Nous parlons, bien entendu, de la vraie galette.

Car le mot, peu à peu, a pris un autre sens. Parler de galette, c'est toujours parler d'argent. Sauf le 6 janvier.

Ce jour-là est le jour de la revanche des humbles. Tout le monde a de la « galette ». Et ce n'est peut-être pas ceux qui en ont le plus — ça leur donne tant de soucis ! — qui la croquent aujourd'hui avec le plus de plaisir.

ET PUIS VOICI LA FRANCE

(Suite de la page 5.)

— Si. Je lui ai donné un conseil. C'est le seul qu'il a suivi.

— Lequel ?

— Être communiste.

— Mais je croyais que vous...

Jean Guégan m'explique le plus naturellement du monde :

— Il a quinze ans, moi vingt-six. Si je suis socialiste, il faut qu'il soit communiste. A cause des étapes. Je suis un peu stupéfait.

— Une idée à moi, fait Jean. Et puis, c'est dans son caractère.

On nous appelle à table. Pierre Guégan, blond lui aussi, a un visage poupin et tavelé, un air tranquille, et ma visite ne le trouble pas. Il n'en est ni surpris, ni tourmenté. Je viens de Paris ? Ah ! bien. Rien, semble-t-il, ne saurait le surprendre.

Pendant le repas, le père et le fils aîné me posent lentement des questions. Je conte quelques souvenirs sur la Bretagne terrienne d'avant-guerre. Elle est au-

jourd'hui méconnaissable. Mystique, oui, mais tellement rajeunie, et soudain, par ilots, si proche de la vie moderne, si ouverte aux idées. Là où s'éteignent les superstitions s'allume l'enthousiasme.

Le père tire sur sa moustache, boit un coup de cidre, puis confesse :

— C'est la guerre qui nous a changés. On était ensemble dans la tranchée, ceux des villes et ceux des campagnes.

Jean Guégan, le jeune maire, écoute, fronce ses sourcils, plisse son front et déclare :

— Nous, les jeunes, c'est la crise qui nous a éduqués. Quand on souffre, il faut bien savoir d'abord où est le mal. Après seulement on cherche les remèdes.

Pierre Guégan, l'adolescent encore joufflu, à démarche crâne, est venu me montrer la route qui mène à la ville. Il n'a pas quitté son air imperturbable. Il ne me pose aucune question. C'est moi qui l'interroge. Il ne se dérobe pas non plus.

— Que fais-tu, à part la culture, Pierre ?

— Du sport. Du vélo. Par ici c'est le vélo. Mais...

— Mais ?

— On voudrait pouvoir jouer au football.

Je pressens des revendications. Les jeunes du vil-

lage, « les moins de vingt ans », auraient-ils un programme à soumettre au jeune maire, leur aîné déjà ?

— On a demandé, explique Pierre, une salle de fêtes et un stade.

— Ah ! Vous les avez obtenus ?

Ici, un peu de mépris juvénile :

— Ils discutent depuis des mois, rapport aux parents. Mais nous on est prêts.

— Prêts ?

— Le fils à Guillon qui sait dessiner a fait les plans.

— Quel âge a-t-il, le fils à Guillon ?

— 17 ans.

— Ton frère doit sans doute vous soutenir ?

Une hésitation.

— Mon frère, oui. Mais il a beaucoup d'idées, alors j'essaie de deviner sous les mots le reproche infirmé par le jeune bâtisseur. Le frère est-il hésitant, versatile ?

— On l'aime bien ici, Jean, ajoute Pierre. Il est dévoué, mais il est un peu rêveur. Et ça ne le laisse pas en paix, tous ces rêves.

Stéphane MANIER.

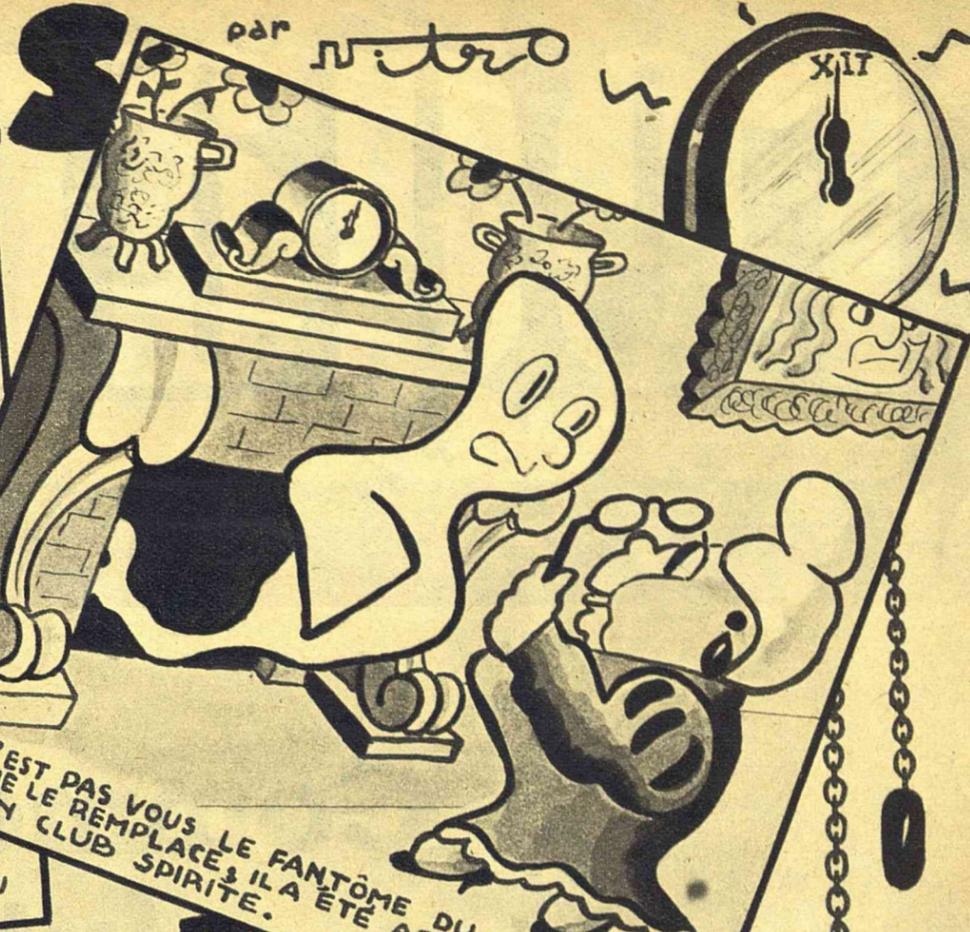
La semaine prochaine, nous continuons le vivant reportage de Stéphane Manier par « JEUNES FILLES DE FRANCE ET D'AILLEURS ».

FANTÔMES

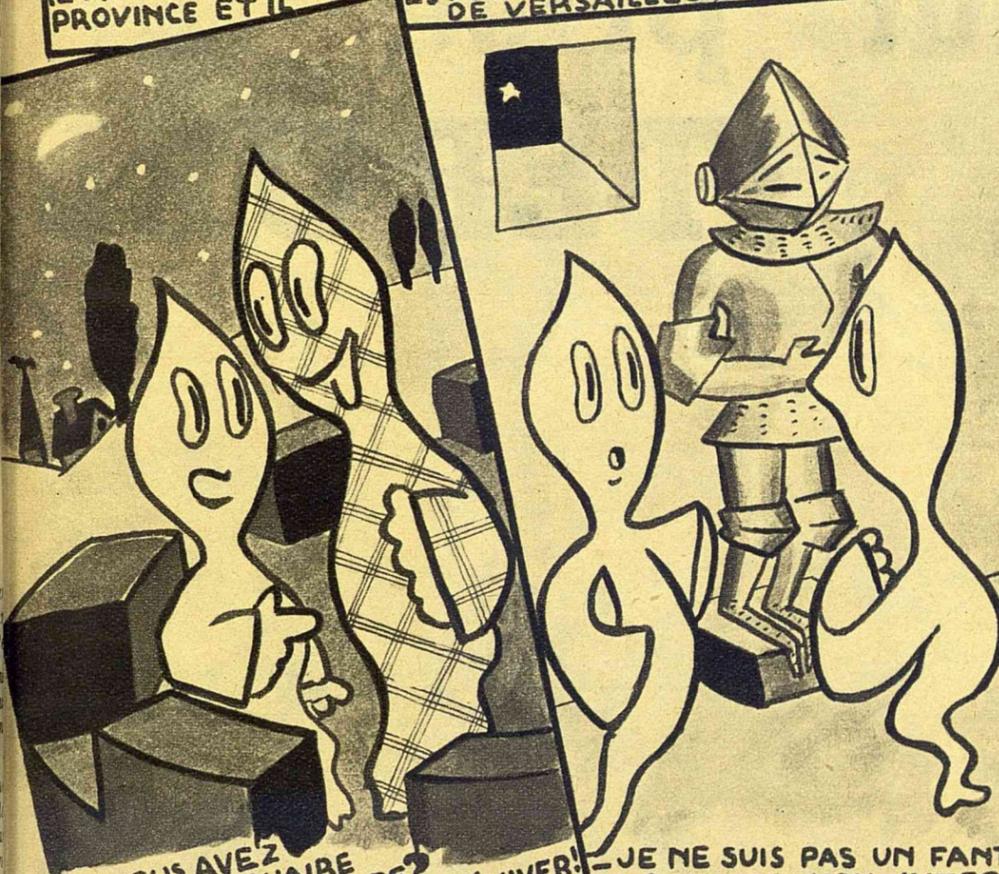
par *N. J. J.*



- C'EST UN GARÇON PLEIN D'AVENIR; PENSE DONC IL A COMMENCÉ FANTÔME DANS UNE BICOQUE DE PROVINCE ET IL EST MAINTENANT AU CHÂTEAU DE VERSAILLES!...



- CE N'EST PAS VOUS LE FANTÔME DU CHÂTEAU? - NON, JE LE REMPLACE, IL A ÉTÉ APPELÉ D'URGENCE DANS UN CLUB SPIRITE.

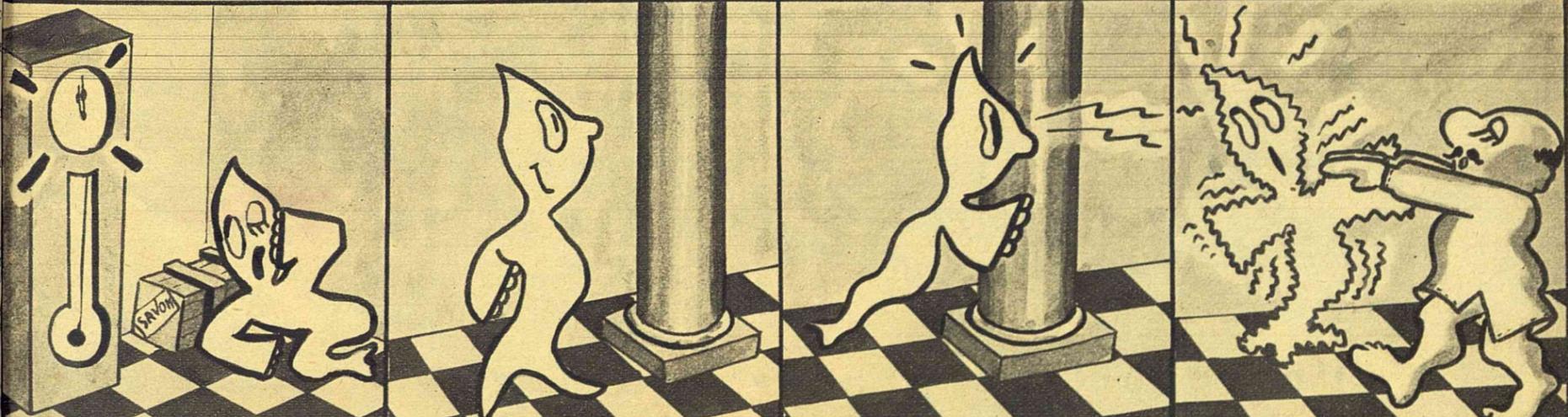


TIENS, VOUS AVEZ CHANGÉ VOTRE SUIVAIRE CONTRE UNE COUVERTURE? OUI, JE VEUX LANCER LA MODE D'HIVER!

- JE NE SUIS PAS UN FANTÔME, JE SUIS LA NON-INTERVENTION!...

- FORMIDABLE, EUGENIE LE FANTÔME A ENCORE BU TOUT LE COGNAC!... - PEUH, MOI JE SUIS LE TRAITÉ DE VERSAILLES!...

et une histoire sans paroles



la gale
es jours
quelq
fut gr
tisonn
ait à la
rage, p
tre roy
s naisse
e des r
et ne s
anson
jets
boire.
moi,
a gloire.
beau,
andonne
chapeau,
onne.
l'honneu
Nous pa
ie gallet
is un a
c'est tou
le 6 jan
revanch
a de l
-être pa
leur do
a croqu
de pla
s un pr
é déjà?
salle d
aux pr
les plan
?
es, alors
che info
hésitan
II est d
le lais
NIER.
ont repo
ILLES D

regards

17.50
F. 75 BELG
D. 35 SUIS
24 pages

Comment fut prise **TERUEL**



Un reportage photographique
de premier ordre de **CAPA**